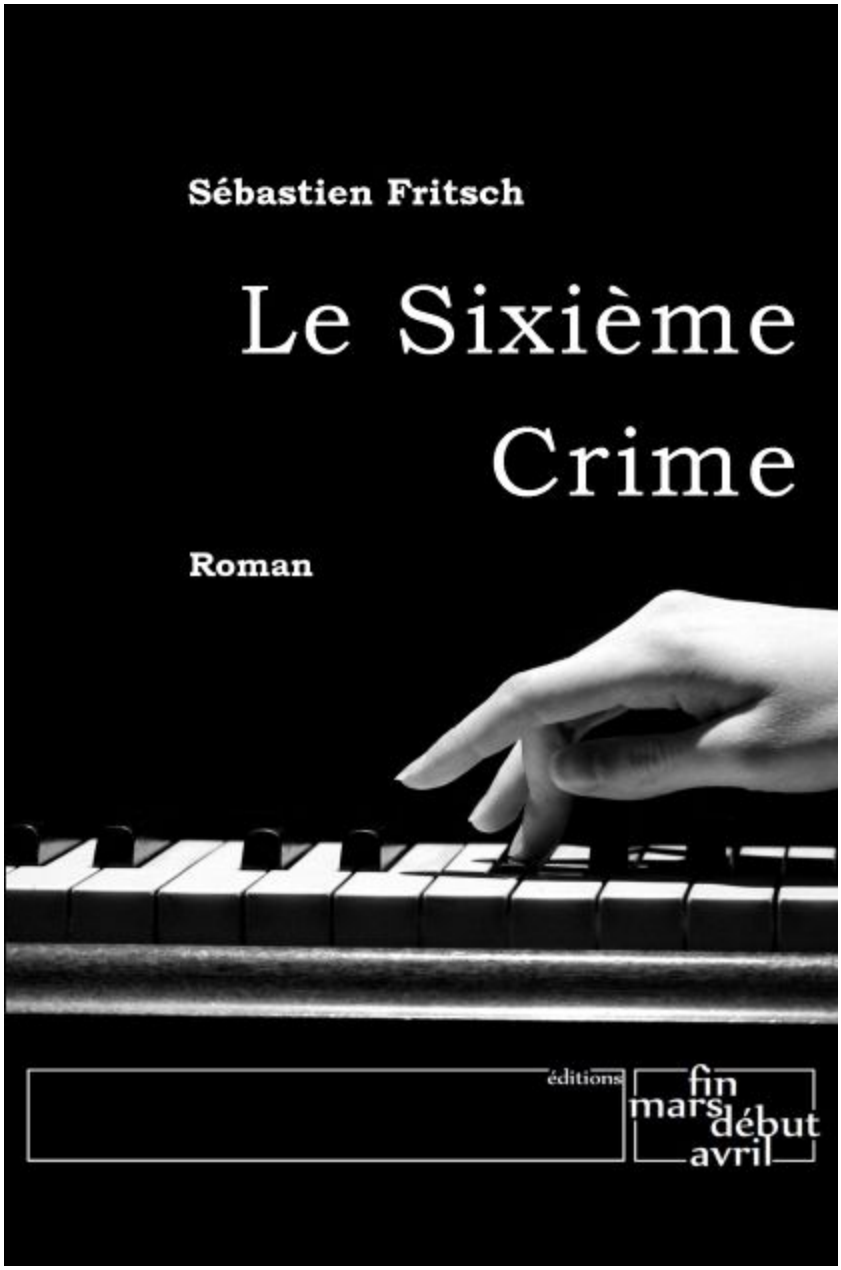
Sébastien Fritsch

Le Sixième Crime

Roman

éditions fin mars début avril



Sébastien Fritsch

Le Sixième Crime

Roman

Du même auteur

Aux Editions Créer

Le Mariage d'Anne d'Orval, 2007

Aux Editions du Pierregord

Le Sixième Crime, 2008

Derrière toute chose exquise, 2009

Aux Editions Fin mars début avril

Invitation pour la petite fille qui parle au vent1, 2010

Se retenir aux brindilles1, 2012.

Derrière toute chose exquise2, 2014

Albédo1, 2016

L'Expérience Cendrillon2, 2017

Il sesto Delitto2 (version italienne du Sixième Crime), 2018

1 Romans contemporains

2 Romans noirs, policiers ou thrillers

© Sébastien Fritsch & Editions Fin mars début avril – 2012

(2020 pour la présente édition)

ISBN 9782953767735

https://sebastienfritsch.canalblog.com

https://editionsfinmarsdebutavril.jimdofree.com

Photographie de couverture : © Claire Louria

http://www.clairelouria.com

1

Sur la route qui serpente entre les rochers et les arbres bas, il faut peu de temps pour oublier ce que l’on laisse derrière soi.

La nationale, l’autoroute que l’on parcourait quelques instants plus tôt, la ville quittée le matin même s’effacent un peu plus à chaque virage.

Restent le souple mouvement des oliviers, l’ondulation des collines, le respectueux enlacement de la ligne grise de bitume qui se faufile sur leurs flancs. Plus on la suit et plus on se demande où elle conduit – même en le sachant pertinemment.

Et la surprise est bien réelle lorsqu’un dernier tournant révèle Pensegarde.

Je me suis arrêté face au versant sur lequel s’agrippent les quelques maisons que désigne ce nom. Bien sûr, c’est une carte postale : la pierre claire, les volets pastel, les bouquets d’arbres, le ciel parfait, le fond de vallée serein qui leur sert de cadre.

C’est pourtant beau. Il n’y a rien d’autre à en dire. Et ce sont bien ces mots qui me vinrent à l’esprit. Je n’ai même pas pensé : « Alors, c’est ici que vit le célèbre Lex ! »

Je suis remonté dans ma voiture pour parcourir les derniers lacets qui montaient au hameau. Je me suis garé sur la placette ménagée en son centre. Un tilleul à l’ample ramure en assurait la garde. Plus loin, dans l’ombre, une fontaine dévidait sa romance, image de fraîcheur capable aussi de figurer la chaleur de l’accueil. Vues de près, les bâtisses qui

m’entouraient m’apparurent encore plus pimpantes que ce qu’elles m’avaient semblé d’en bas.

Dans laquelle vivait-il ? Tous les volets étaient ouverts, toutes les fenêtres étaient agrémentées de rideaux, tous les perrons étaient fleuris. Peut-être les habitait-il toutes tour à tour, écrivant dans l’une, mangeant dans l’autre, dormant dans la suivante, se distrayant dans la quatrième et méditant dans la dernière.

C’est seulement au moment où je pensai cela que je pris conscience du nombre de maisons : cinq. Autant que les crimes sur lesquels j’enquêtais.

« Bonjour. Vous vous êtes égaré ? »

Je me tournai vers la deuxième maison – du moins celle que j’avais considérée comme telle dans mon coup d’œil circulaire.

La voix qui m’avait interpellé était celle d’un homme grand et large d’épaules. Vêtu de façon simple, pour ne pas dire neutre, il donnait néanmoins une impression d’élégance, de par la prestance de sa silhouette athlétique. Si je n’avais pas su qu’il avait soixante-quatorze ans, je lui en aurais aisément donné vingt de moins.

« Non, je venais vous voir », répondis-je.

Il ne réagit pas à cette annonce. Sans me quitter des yeux, il descendit les quelques marches de pierre en haut desquelles il m’était apparu. Sa démarche était souple et énergique. Etait-ce la solitude dans laquelle il vivait depuis quarante ans qui l’avait retenu de vieillir ? Ou était-ce l’apanage du génie que d’être autorisé à se maintenir à l’écart des tourments de l’âge communs au reste de l’humanité ? Un droit à un avant-goût d’immortalité en

somme ; mais la vraie immortalité, celle que connaissent les grands noms, qui n’ont besoin ni d’habit vert, ni d’embaumement, ni d’aucun sortilège pour résonner à jamais dans les esprits.

Comme il s’approchait, ses rides me rassurèrent : tout artiste exceptionnel qu’il fût, il restait un homme, vulnérable et provisoire. Lorsqu’il s’arrêta face à moi je pus également constater que malgré sa haute stature, il devait être quand même un peu moins grand que moi.

« Pour quel journal travaillez-vous ? » demanda-t-il de but en blanc en me tendant la main. La puissance de sa poigne était en parfait accord avec son parler vif et direct.

« Je ne travaille pas pour un journal. Je suis dans la police. Commandant Jérôme Babalnic, SRPJ de Lyon. »

En appui de mes paroles, j’exhibai devant ses yeux ma carte officielle. Il la regarda à peine, mais son visage se voila d’une très fugace expression de surprise ; aussitôt dissipée par le ton badin sur lequel il enchaîna :

« La police ? Visite aussi inattendue qu’étonnante ! Que me vaut cet honneur ?

– Disons… disons que j’ai besoin de vos lumières.

– Mes lumières ? Amusant ! C’est la première fois que l’on s’introduit auprès de moi de la sorte. Et en quoi mes

“lumières” pourraient-elles vous être utiles ?

– J’enquête actuellement sur une série de cinq meurtres. Et tous ces crimes mis bout à bout constituent ce que l’on pourrait appeler une “énigme littéraire”. Vous seul pouvez m’aider à en trouver la solution. »

L’écrivain ne put retenir une expression de moquerie sur son sourire et dans le plissement de son regard :

« Vous passez bien vite du mystère à la flagornerie. Notez, c’est une méthode d’approche à laquelle je suis plus habitué. Tous les pigistes qui se bousculent ici en sont les champions. Mais je dois vous prévenir que je suis plutôt…

comment dire…. cachottier.

– Ne vous inquiétez pas, je sais cela : jamais une confidence, jamais une opinion exprimée et, surtout, jamais aucun indice susceptible de servir les chroniqueurs littéraires dans leur recherche de la véritable identité de Lex, le plus grand auteur et le plus grand mystère culturel de la deuxième moitié du vingtième siècle et des premières années du vingt et unième.

Mais ne vous méprenez pas : je vous assure que votre talent m’importe peu et que je ne souhaite pas disséquer vos pensées philosophiques. Quand je dis “Vous seul pouvez m’aider”, ce n’est pas pour vous enjôler ; c’est simplement parce que les cinq crimes qui m’occupent me ramènent invariablement à vous. »

L’air amusé du romancier céda à cette annonce et c’est de nouveau la stupéfaction qui vint paraître sur son visage.

« En fait, continuai-je, il n’y a réellement que vous, de par votre position à la croisée de ces cinq homicides, qui soyez en mesure de comprendre les motivations du tueur, saisir sa personnalité et donc conduire à son identification. Mais surtout, nul mieux que vous ne saurait deviner quel

prolongement ce monstre risque de donner à cette funèbre série. En d’autres termes, vous seul pouvez empêcher le sixième crime. »

Lex retint son souffle un court instant. Je ne le quittai pas des yeux, dans l’attente de sa réaction. Il semblait peser chacun de mes mots. Ses traits figés ne me renseignaient cependant aucunement sur ce que cela pouvait provoquer dans son esprit.

Enfin, il poussa un long soupir. Et ses lèvres se marquèrent de nouveau d’un large sourire.

« Bien, je pense que je n’ai d’autre choix que de vous croire et de vous suivre dans votre “énigme littéraire”. Je dois avouer que je ne comprends pas trop où vous voulez en venir…

– Laissez-moi vous donner simplement deux ou trois détails et tout vous paraîtra limpide.

– Si vous le dites… En tout cas, nous n’allons pas rester plantés là. Venez, je vous offre à boire. Nous serons mieux autour d’un verre pour discuter. »

Sans attendre ma réponse, il me contourna et se dirigea vers la quatrième maison. Je le suivis. Il m’arrêta alors que j’atteignais le pied du petit escalier :

« Asseyez-vous, j’apporte ce qu’il faut. Ça vous dit une mauresque ?

– Oui, oui, pourquoi pas ? »

Par l’embrasure ombreuse de la porte, je l’entendis railler :

« La police n’est plus ce qu’elle était ! J’aurais cru que vous me répondriez : “Pas pendant le service !” »

Je ne réagis pas et m’installai sur l’un des fauteuils qu’il m’avait indiqués, auprès de la fontaine que dominait un

figuier escorté de deux ou trois lilas. Des bruits de plateau qui glisse, de verres que l’on pose, de porte de frigo ouverte et refermée, de glaçons qui tintent dans un récipient me parvinrent.

Enfin, mon hôte réapparut. Il redescendit à mon niveau. Il posa le plateau sur la table de bois brut. Il nous servit lentement, avec un soin flegmatique parfaitement accordé à la sérénité du lieu. Puis il me tendit mon verre et s’assit face à moi.

« Je vous écoute, lança-t-il.

Je ne répondis rien et sortis de la poche gauche de ma veste une feuille de papier. Je la dépliai soigneusement et la lui tendis.

« Tenez, pour commencer, lisez ceci. »

Un peu interloqué, il chaussa une paire de lunettes épaisses, s’empara du document et entama sa lecture.

Je saisis mon verre et me mis à siroter calmement ma mauresque. Tout en savourant cette agréable fraîcheur, j’observai le visage du grand auteur que je forçais à se pencher sur un mauvais article de la rubrique faits divers d’un quotidien quelconque. Il ne cillait pas. Je connaissais pourtant par cœur, à la goutte de sang près, toutes les atrocités décrites dans ce texte. J’avais donc déjà pu estimer à quel moment une réaction de sa part risquait de se manifester. Pas la peur ni même le dégoût – je le savais peu émotif – mais au moins l’étonnement.

Son visage resta pourtant impassible. Je compris qu’il avait fini uniquement quand il replia la feuille et me la rendit. Je la posai sur la table, sans le quitter des yeux. Il rangea calmement ses lunettes et planta ses pupilles dans les

miennes. Un silence étrange s’installa entre nous. J’attendais au moins un commentaire. Mais mon vis-à-vis restait muet. Je flairai alors que je n’obtiendrais rien sans l’aiguillonner un tant soit peu.

« Qu’en pensez-vous ? fus-je donc contraint de questionner.

– Pauvre fille », rétorqua-t-il dans un soupir.

Je tentai de camoufler la confusion que provoqua en moi sa réponse. Ce n’était pas uniquement la tristesse transparaissant dans sa voix qui me troublait – tristesse tellement décalée par rapport à l’inertie indifférente de tout son visage – c’était surtout le contenu de sa remarque. “Pauvre fille”. Il n’avait que ça à me dire ?

« Cet article ne vous inspire rien d’autre ?

– Non, pourquoi ? »

Un silence supplémentaire s’ensuivit, mais volontaire celui-là : je voulais lui laisser le temps de reconnaître qu’il me menait en bateau ; il me révélerait alors par le menu toutes les idées que ce texte avait immanquablement fait naître en lui.

Cet espoir fut déçu. Je détournai mon regard de son visage pour saisir ma mauresque. Je bus lentement, jusqu’à la dernière goutte, afin de laisser un sursis supplémentaire à sa réflexion.

Quand je reposai mon verre vide sur la table, il n’avait toujours pas prononcé la moindre parole. Il gardait ses yeux rivés sur moi, sans frémir. Pourtant, son regard n’avait rien d’agressif ni de hautain ; il paraissait plutôt lointain. Il me sembla que s’il se taisait en me fixant ce n’était pas par défi,

mais plus par indifférence : la question que j’avais posée ne le concernait pas.

Je me levai.

« Vous partez déjà ? s’exclama-t-il, laissant pointer dans sa voix une note de surprise non feinte.

– Non, je vais juste chercher quelques documents dans le coffre de ma voiture.

– Ah, bon ! Je vous sers un autre verre, alors ?

– Volontiers, avec cette chaleur, ça fait le plus grand bien.

– Je me doute que vous devez avoir chaud, avec votre veste.

Otez-la donc, surtout si vous restez.

– Vous avez raison. J’ai l’habitude de toujours la garder sur moi, pour cacher mon arme. Mais, par un temps pareil, ça n’est pas des plus agréables. »

Je retirai mon vêtement, révélant le holster accroché sur mon flanc gauche. Puis je m’éloignai vers ma voiture. Je ne l’avais pas fermée à clé. J’en sortis une sacoche de toile, reclaquai le coffre et revins près de Lex. Je repris ma place face à lui, posai ma serviette sur la table et l’ouvris aussitôt. L’écrivain, qui avait fini de servir la seconde tournée, suivait chacun de mes gestes avec attention. Son regard s’arrêta donc sur le livre que je plaçai entre nos deux verres.

Il resta néanmoins aussi placide en en découvrant la couverture que lors de la lecture de mon papier quelques instants auparavant. Je l’observai pendant de longues secondes, mais pas un frémissement, pas une ombre ne passa sur son visage.

« “La Dernière Main”, de Jacob Lieberman », déclamai-je finalement.

Je venais de me faire la réflexion que sans ses grosses lunettes il n’avait peut-être pas pu lire le titre. Pourtant, m’entendre l’énoncer ne l’émut pas davantage.

« Cela ne vous dit rien non plus ? ajoutai-je, pour rompre le silence.

– Non », répondit-il laconiquement, en reportant ses pupilles sur moi. Il les laissa ainsi, suspendues à mes lèvres, semblant attendre simplement la suite, sans impatience et presque avec ennui.

« Vous ne connaissez pas ce livre ?

– Non.

– Et son auteur ?

– Non plus. »

Je me carrai dans mon fauteuil, sans lâcher son regard. J’hésitai un court instant. Puis je me fis une raison et décidai de jouer son jeu.

« Bien, repris-je calmement. Ce roman, vous ne le connaissez donc pas, vous ne l’avez jamais lu, ni n’en avez jamais entendu parler. D’accord. Mais, en fait, vous venez d’en avoir un bref résumé.

– Comment cela ?

– C’est un roman policier. Il commence par le massacre atroce d’une jeune fille. Le crime dont vous venez de lire le

descriptif sur cette photocopie de journal en est la réplique exacte. »

Toujours la même face immobile.

« L’utilisation d’une scie égoïne, continuai-je, mais aussi la macabre mise en scène rapportée dans cette coupure de presse, tout cela est un pur et simple plagiat de ce bouquin.

– Bien. »

Si je n’avais pas su tout ce que cachait cet homme, j’aurais éclaté de rire. Son opiniâtreté à camper sur ses positions me paraissait grotesque. Je me contentai néanmoins d’un faible sourire.

« Pourtant, monsieur Lex, ce même livre va plus loin que ce que vous avez pu lire dans ce papier : en effet, il décrit par le menu, d’une façon tout à fait écœurante, ce que le criminel fait

ensuite : il confectionne quatre petits paquets, contenant chacun un morceau de la victime, qu’il envoie à quatre membres de sa famille. Et savez-vous ce qui s’est passé dans la réalité, quelques jours après la découverte du corps relatée dans l’article ? Eh bien, le meurtrier – le vrai meurtrier – a fait exactement la même chose que dans le roman qui l’a inspiré : quatre petits paquets. Mais il les a envoyés à quatre personnes qui ne connaissaient pas Constance Peyssecabade, la victime, et qui ne se connaissaient pas non plus entre elles. Par ailleurs, vous trouverez sans doute intéressant d’apprendre que parmi ces quatre personnes deux étaient déjà mortes quand les colis arrivèrent à leurs domiciles. Toutes deux avaient été assassinées quelques mois plus tôt. »

Je repris une grande gorgée de mauresque, puis reposai mon verre, sans dévier mon regard de celui de l’écrivain. Une fois encore, j’eus l’impression qu’il n’était là que pour attendre la suite, qu’il prévoyait pénible ; comme un voyageur fatigué attend un train qui doit l’emmener à l’enterrement d’une vieille tante qu’il n’a jamais connue ou qu’il a toujours méprisée. Je plongeai la main dans mon sac noir et en sortis quatre autres livres.

« La première de ces deux personnes s’appelait Justine Leroy.

Elle avait vingt-cinq ans et avait été tuée à Paris, six mois avant Constance. Auprès d’elle, un peu taché par son sang, on trouva un livre sur le sol. Son titre n’a aucune importance. Le seul détail remarquable à propos de ce roman est qu’un marque-page y était glissé. Ou plutôt un fragment de la jaquette d’un autre ouvrage. Sur cette bande de papier épais, de couleur bordeaux, avait été tracé, d’une écriture ronde mais décidée :

“Aujourd’hui, je tue Justine”. Cela correspondait en tout point au

synopsis

de

cet

autre

polar

de

Jacob

Lieberman : “Aujourd’hui, je tue”. »

Je plaçai à côté du premier livre un autre volume, portant ce titre. Lex ne dit toujours rien et n’autorisa pas plus la moindre altération de sa physionomie.

« Le second trépassé à avoir reçu un colis contenant une partie du corps de Constance, enchaînai-je, se nommait Alban Domont. Il avait quarante-neuf ans et avait été tué à Epernay.

Son corps gisait dans les toilettes d’un restaurant – du côté des dames, pour être précis. Le couteau utilisé pour le tuer avait été soigneusement lavé, puis posé sur le lavabo, sa lame tournée vers la porte. Là encore, une similitude hallucinante avec un roman de Jacob Lieberman, “Petits soldats de la guerre du silence”. »

Tout en terminant ma phrase, je déposai le livre ainsi intitulé entre les deux précédents.

« Il ne fallut pas énormément de temps à mes collègues de Paris et de Reims pour conclure que les affaires qui les occupaient chacun de leur côté étaient en fait liées au dossier dont j’avais la charge. En effet, tous les colis avaient été expédiés de Villefranche, là où Constance avait péri, et le meurtre sur lequel j’enquêtais avait été tellement médiatisé qu’ils n’eurent qu’à ouvrir un journal pour savoir où aller frapper. Cela ne leur donnait pas la solution, mais, au moins, ils trouvaient un rebondissement à leurs enquêtes qui restaient totalement stériles depuis des mois. »

Je ménageai de nouveau une longue pause, mais sans l’occuper par un quelconque mouvement vers mon verre ou mon sac. Je me tenais immobile, serrant dans mes mains les deux derniers livres. J’attendais que Lex me demande : “Et ceux-là ?”. Mais il n’en fit rien. C’est encore moi qui dus embrayer, en m’efforçant de garder un ton calme :

« Les deux autres destinataires d’un paquet macabre étaient encore vivants. Dès qu’on me les signala, je les fis mettre sous surveillance. Je considérais en effet que mon meurtrier, en gratifiant ces deux pauvres innocents de ses sinistres cadeaux, les avait désignés comme ses prochaines victimes. Il n’y avait qu’à l’attendre, m’étais-je donc dis, plein d’espoir confiant. Je m’interrogeais pourtant sur le fait que parmi tous les morceaux prélevés sur le cadavre de Constance, un n’était pas réapparu : sa main gauche. Où allait-elle être envoyée ? Chez une autre proie du criminel ? Pendant les nuits que je passai à compulser les dossiers qui m’avaient été transmis, je me maintins sans cesse dans l’attente d’un coup de fil qui m’aurait annoncé : “Ça

y est, on l’a !” ; tout en sachant que cette phrase aurait été la même qu’il se fût agi du coupable ou de la dernière main ».

Je suspendis une fois de plus mon exposé pour me désaltérer.

Dans le silence, j’eus plus nettement encore la sensation de disserter pour les vieilles pierres et l’immense tilleul plutôt que pour l’homme qui me faisait face. En tout cas, il me semblait beaucoup moins utopique d’attendre une réponse de leur part que de la part de l’écrivain. Je ne me laissai pourtant pas démonter et me relançai :

« La raison pour laquelle j’avais été désigné pour centraliser les dossiers était que la pauvre Constance, éparpillée dans diverses régions, se trouvait être le centre de gravité de toutes ces affaires. Cependant, cela ne m’avançait guère : aucune relation d’aucune sorte ne pouvait être établie entre les trois morts et les deux vivants ; par ailleurs, tous les cinq, dont j’étudiai avec attention chaque détail de l’existence, étaient des gens sans histoire, sans ennemi, sans aucune raison de se faire assassiner.

Ils avaient simplement eu la malchance de croiser la route d’un fou. Un fou très ordonné, méticuleux, précis, qui, en réalité, les avait minutieusement sélectionnés. Cela je ne m’en rendis compte que lorsque je reçus ces cinq livres. En effet, comme vous, je n’avais jamais entendu parler de Jacob Lieberman. Et donc, en toute logique, je n’avais jamais lu une seule des lignes qu’il avait pu écrire. Et pour cause : l’auteur en question n’avait en fait jamais été publié. Il avait écrit cinq romans, entre 1956

et 1960 – un chaque année. Mais tous avaient toujours immanquablement été refusés par tous les éditeurs. Ce n’était pas faute d’avoir sué sang et eau pour convaincre : Lieberman, persuadé d’être un merveilleux créateur cruellement incompris, harcelait les directeurs littéraires des maisons d’édition, leur téléphonant des centaines de fois,

faisant le pied de grue devant leurs domiciles, s’invitant à chaque séance de dédicace, chaque sauterie, chaque fête livresque dans lesquelles il savait pouvoir trouver ces hommes que le destin avait désignés, selon lui, pour être les hérauts de son génie incommensurable auprès du reste de l’Humanité. Mais c’était peine perdue : le talent ne s’invente pas. A chaque fois, donc, Lieberman se résolvait à faire imprimer à son propre compte quelques centaines

d’exemplaires qu’il ne parvenait même pas à écouler. Puis il retournait à l’écriture d’un autre de ses sordides contes macabres. Pourtant, même sans avoir jamais rien vendu, Lieberman devint rapidement aussi connu des éditeurs que les plus grands auteurs. Il était le fâcheux emblématique, le monument vivant à la gloire des casse-pieds de tous lieux et de toutes époques, la parabole biblique du gêneur, irritant, agaçant, intolérable. On finit par en rire. Cela lui permit au moins d’être introduit dans le milieu qui l’avait rejeté jusqu’alors : sa réputation burlesque inimitable le précédait et lui ouvrait les portes des soirées sur le seuil desquelles il bataillait précédemment pour s’introduire. Plutôt que de continuer à se faire bouillir la bile en le congédiant, le Tout-Paris littéraire se passa le mot et décida un beau jour de l’accueillir à bras ouverts, afin de pouvoir mieux le ridiculiser : il devint ainsi un divertissant sujet de conversation et un objet de décor pour réceptions intellectuelles. Et puis, soudain, plus rien : on le vit à un dernier dîner, chez un certain Arnold Garraud, un éditeur qui, à l’époque, disposait de quelque influence dans ce milieu. Et, après cela, on n’entendit plus jamais parler de lui. Disparu, corps et âme. Il laissait une femme et un enfant ainsi que ses cinq romans noirs abominables et un vague souvenir qui s’estompa aussi vite que coule l’encre sur les pages et l’eau sous les ponts. Selon certains témoins, il semblerait qu’il se soit assez vivement querellé avec Arnold Garraud au cours de cette ultime soirée ; mais, comme ni sa

femme ni personne d’autre ne jugea utile de lancer les moindres recherches, on ne s’en inquiéta pas plus que cela. Jacob Lieberman avait fini d’exister ; du moins aux yeux du Monde. »

Tant de prolixité me donnait soif. Je bus de nouveau une bonne dose de mon apéritif. Les regards que je lançai à Lex tout en me désaltérant me confirmèrent ce que je pensais : une fois encore, il était totalement inutile d’espérer la moindre réaction de sa part. Je n’étais pourtant pas peu fier de la façon dont j’avais construit et animé mon laïus au sujet de Jacob

Lieberman. Mais il apparaissait finalement n’être rien de plus qu’un coup d’épée dans l’eau : le mutisme obstiné de Lex n’en avait même pas été fissuré d’un millimètre.

« Vous devez brûler de savoir comment je peux être en possession de ces cinq romans ? repris-je, en ironisant face à cette inébranlable indifférence. Eh bien, c’est très simple : le meurtrier me les a envoyés. Eh oui ! Tandis que je m’échinais à disséquer la biographie de mes trois défunts et de mes deux protégés, afin de déceler un point commun, un nom central qui m’aurait désigné le criminel, ce pervers avait deviné, apparemment sans effort, par qui et en quel lieu son cas était traité. Il n’y a pas plus grand affront pour un flic que de se faire piéger par celui qu’il cherche à piéger. »

Je compris aisément que cette vexation que j’avais ressentie alors laissait mon auditeur tout aussi froid que le reste de mon récit.

« Je reconnus aussitôt l’écriture sur le colis : des lettres rondes et régulières, comme sur les autres paquets et comme sur le marque-page trouvé dans le livre que tenait

Justine au moment de son assassinat. En ouvrant, je pensais donc tomber sur la dernière main de Constance. Mais non, ce que je découvris, ce sont ces cinq tomes. Ils étaient regroupés en une pile parfaite, liée par un ruban bleu. Ils étaient disposés dans le même ordre que celui dans lequel je vous les présente. D'abord

"Aujourd'hui, je tue", puis "Petits soldats de la guerre du silence". Ensuite venait, "la dernière main", puis ces deux là. »

Je plaçai sur la table les deux derniers volumes.

« "Encore cette même éternité qui recommence" et "Les Chiens". »

Lex ne broncha pas plus, maintenant que la série complète était sous ses yeux.

« Dans chacun de ces livres, un marque-page était glissé. Mais pas des bouts de papier déchirés ; non, de beaux marque-page illustrés. Et sur chacun d'eux, la même écriture soignée avait inscrit des prénoms. Cinq marque-page, cinq prénoms : Justine, Alban, Constance, Ophélie, Benjamin. Les trois premiers étaient ceux des victimes déjà tombées sous la main du tueur. Mais les deux autres, je ne les connaissais pas. Les

derniers destinataires de colis sanglants – ceux que j'avais mis sous surveillance – se nommaient en effet Maud et Patrice –

rien à voir avec Ophélie et Benjamin. Bien sûr, il me sauta immédiatement aux yeux que les initiales des cinq prénoms des marque-page formaient le prénom de l'auteur des romans que j'avais en main. Mais pourquoi, dans ce cas, le meurtrier avait-il choisi de mettre en scène deux autres

personnes ? Intrigué, je continuai pourtant à vider le carton qu'il m'avait adressé. Sous la pile de livres, il y avait en effet une boîte en métal. Vous savez, une de ces boîtes à gâteaux bretons, ornées de dessins folkloriques. La dimension de l'objet me porta à la méfiance.

Je l'ouvris lentement et dévoilai ce que j'avais imaginé : une main coupée. Mais ce que j'attendais, c'était la dernière main de Constance. Or, dans cette boîte, il y avait la main d'un homme. »

Une petite gorgée supplémentaire de la fraîche boisson anisée me permit de ménager un effet que j'avais souhaité théâtral.

Mais l'écrivain resta, une fois encore, complètement de marbre. Il eut pourtant un mouvement : pour boire, lui aussi.

Puis il reposa son verre et se terra de nouveau dans son silence.

« Dans la nuit qui suivit, repris-je, un peu déçu, je lus les cinq livres de Jacob Lieberman. C'était ignoble ; à la fois dans les descriptions sanguinolentes, mais aussi dans le style. Je n'avais jamais rien lu d'aussi pitoyable. »

Je marquai une pause de cinq secondes. Lex ne sembla pas plus affecté par cet avis littéraire sec et sans appel que par tout ce qui avait précédé. Je retins mon agacement et continuai :

« Grâce à cette lecture, je compris bien des choses : les mises en scènes voulues par l'assassin, le choix des victimes ; surtout les deux dernières, dont je n'appris la mort que dans les heures qui suivirent, mais qui avaient été tuées toutes les deux la veille. Ophélie Oberreiner, une charmante jeune femme de trente-deux ans, avait été égorgée dans un

village du Haut-Rhin, dénommé Artzeneim. Benjamin Viette, lui, d’un an plus âgé seulement, avait été découvert poignardé à quelques

kilomètres de là, mais de l’autre côté de la limite départementale. Son cadavre – amputé de la main gauche, est-il utile de le préciser ? – se trouvait donc dans le Bas-Rhin. Ce qui n’était pas anodin. Mais je ne fis attention à ce détail géographique que bien plus tard : sur le moment, d’autres éléments liés à ces deux crimes supplémentaires m’apparurent autrement remarquables. Il s’agissait du fait qu’Ophélie Oberreiner était la sœur de Maud Oberreiner, celle qui avait reçu l’un des deux derniers “cadeaux” du meurtrier ; et Benjamin Viette était une relation de travail de l’autre récipiendaire encore en vie : Patrice Merckle. En plus de tout cela, on m’apprit également que les deux sœurs se ressemblaient singulièrement et que les deux collègues entretenaient des relations détestables. Le contraire m’eût étonné : cela concordait en effet parfaitement avec les deux derniers romans de Lieberman que j’avais parcourus tout au long de la nuit précédente. Je ne pouvais effectivement pas avoir oublié un seul mot de cette lecture éprouvante ! Mais était-ce vraiment de la lecture ? Non, il m’avait plutôt semblé, sur le moment, que c’était de l’ivrognerie. Vous savez, ce type de comportement dont on a honte, que l’on voudrait pouvoir abandonner, mais dans lequel on retourne sans cesse patauger, comme si le dégoût entretenait l’attrait et que l’attrait exacerbait le dégoût et cela indéfiniment, sans aucun possible espoir de rémission. De fait, une fois entré dans ce cauchemar éveillé, je ne parvins pas à m’en extraire. Peut-être imaginai-je qu’une lueur viendrait, aux abords du point final, relever l’abominable désespérance de l’ensemble. Ou peut-être, malgré moi, y trouvais-je du plaisir, en dépit du style infect, du langage agressif, des images inhumaines. Quoi qu’il en soit, au fil de ces pages insoutenables d’abjection et de médiocrité, il me sembla

que la solution germait peu à peu. Cette solution c'était Jacob Lieberman lui-même. S'il avait été capable d'écrire des textes aussi répugnants, il pouvait fort bien être passé à l'acte, même des décennies plus tard. Et il était sans doute suffisamment désaxé pour trouver normal de faire savoir fièrement qu'il était l'auteur de ces cinq meurtres ignobles, de ces cinq œuvres inégalables. J'étais optimiste ; je sentais la fin

proche : il ne me restait plus qu'à trouver l'adresse de ce Jacob Lieberman. Mais comme j'entamais le dernier chapitre des

"Chiens", le labo à qui j'avais transmis la main coupée et la boîte qui la contenait me téléphona. Ils avaient trouvé quelque chose qui leur semblait intéressant. En effet, sous la boîte en métal, l'assassin avait scotché un sixième marque-page. Dessus, il avait écrit "L". Rien d'autre. Ce "L" désignait-il Lieberman ?

Etait-il le prochain sur la liste du tueur fou ? M'étais-je donc fourvoyé en concevant mes hypothèses ? La position centrale de Lieberman était-elle, plutôt que celle du criminel, celle de la dernière victime, du point d'orgue que le monstre que je traquais avait choisi pour clore son œuvre ? A moins que ce

"L" ne désignât quelqu'un d'autre ? »

2

En ouvrant les yeux le lendemain matin, j'eus un doute, très bref, mais bien réel, au sujet de l'endroit où je me trouvais. Le lit moelleux, le parfum délicat des draps, le décor rustique et simple – murs chaulés, plancher foncé, rideaux bleus épais, une commode ancienne et une chaise de paille – jusqu'au rayon de soleil qui témoignait au travers des

fentes du volet que le temps était agréable, tous ces détails concourraient à me donner l'impression d'être en vacances.

Ce ne fut pourtant qu'une pensée fugace : j'étais à Pensegarde, le "domaine" du romancier Lex, et j'y avais été conduit pour trouver la solution de cinq meurtres et empêcher la survenue d'un sixième. Ce retour brusque à la réalité me sortit du lit.

Tout en m'étirant, je me remémorai le déroulement de la soirée de la veille. Et avec lui, me revint l'idée saugrenue d'être un touriste accueilli dans une chambre d'hôtes. Mis à part le long monologue auquel j'avais été contraint, tout le reste respirait la douceur d'un pays de cocagne : les heures passées sous l'aile bienveillante du tilleul et un verre à la main ; la finesse de la cuisine de Lex, la subtile élégance de son Vacqueyras rouge ; la douceur de l'air nocturne, peuplé du staccato infatigable des grillons, de la mélopée pudique de la fontaine et des images que l'artiste avait fait naître de ses mots.

Je ne sais à quel moment je m'étais tu. Lorsqu'il m'avait invité à rester dîner ? Lorsqu'il avait servi le repas ? A la première gorgée de vin ? A l'entrée de la nuit ? Peu importe, le fait est qu'après mon fastidieux exposé judiciaire, Lex avait pris la parole. Et autant son insensibilité pendant que je lui décrivais mon enquête m'avait porté à croire que le cœur de cet homme était de pierre, autant sa voix m'avait convaincu que cette pierre était précieuse. Et il savait la sculpter en ce que bon lui semblait : un masque ennuyé lorsqu'il souhaitait se retrancher dans le silence ; mais des montagnes et des pays entiers lorsqu'il redevenait écrivain.

Alors, comme l'enfant suit les lèvres du diseur de fables, j'étais parti, pendant un temps infini, en promenade.

Il m’emporta dans un paysage qui pouvait être celui qui nous entourait, mais qui pouvait tout aussi bien en être un autre. Et il le peupla d’un foisonnement de personnages impossibles. Je ne saurais comment les décrire, ni même choisir un qualificatif

– admirables, bouleversants, terrifiants, édifiants ? Ils m’apparurent en tout cas d’autant plus légendaires que même les mots et les couleurs qui leur donnaient vie semblaient n’avoir jamais existé. Sans doute est-ce là le pouvoir du conteur : à chaque nouvelle histoire, nous faire redécouvrir les mots ; un peu comme la fontaine nous réinvente le goût de l’eau selon l’impatience de notre soif.

Nous revînmes vers dix heures. C’est-à-dire qu’il referma ses récits et que je me retrouvai assis sur ma chaise, que je n’avais pourtant pas quittée. Ravi du voyage, mais un peu déçu : après m’avoir porté hors du temps, son imagination m’y ramenait et succombait elle-même à cette loi cruelle et imparable qui édicte que l’homme et ce qu’il crée ont invariablement une fin.

Le silence entre nous avait alors ravivé dans mon esprit les cinq cadavres, les cinq lettres du prénom “Jacob”, les cinq raisons qui m’avaient conduit ici. Je conçus une légère honte d’avoir osé les oublier. Mais je ne pus reprendre mes explications pour me rattraper : déjà, mon hôte se levait et commençait à débarrasser la table. Je l’aidai pour cela, mais il déclina mon offre suivante de faire la vaisselle.

« Laissez, j’ai mes habitudes. Et en plus, vous ne saurez pas où la ranger après l’avoir essuyée. »

J’insistai mollement mais ne parvins pas à le faire fléchir. Je me rendis à l’évidence qu’il ne fallait pas contrarier les manies d’un vieux célibataire. J’obéis donc et allai me

coucher. Suivant son conseil, je pris l’une des chambres de la troisième maison, la dernière des trois bâtisses alignées sur la droite de la placette.

Toutes les autres étaient aussi accueillantes, m’avait dit Lex, mais celle-ci était la plus calme. Je ne saisissais pas trop quelles nuisances sonores pouvaient bien perturber la quiétude des bâtiments voisins, mais je ne relevai pas ce surprenant commentaire. Pas plus que je ne lui fis remarquer comme il

était étrange qu’un homme vivant seul entretînt autant de pièces, meublées, équipées en literie et en linge de toilette, toutes prêtes à accueillir des visiteurs.

Bien sûr, je savais ne pas être le premier à être reçu ainsi : les journalistes qui avaient approché Lex, dans le vain espoir d’obtenir des confidences, s’étaient tous immanquablement trouvés face à un mur de silence ; et les seules ouvertures avaient été pour leur proposer un rafraîchissement, un repas ou un lit pour la nuit. Même les fureteurs les plus indiscrets, les plus insistants, les plus inquisiteurs, les plus inconvenants, les plus insupportables ne s’en étaient jamais trouvés privés. Ils avaient simplement obtenu, en supplément, cette lourde et infranchissable épitaphe de leurs rêves d’exclusivité : « Je n’ai rien à vous raconter : quand je souhaite m’exprimer, j’écris un livre ».

Espérer pénétrer la vie sentimentale ou les idées politiques de Lex était donc une gageure. Quant à savoir qui se cachait derrière ce pseudonyme, tous les chroniqueurs littéraires avaient fini par se résigner à ne jamais y parvenir. Tous, sauf un : un certain Vivien Farber.

C’est lui qui avait identifié le repaire de l’écrivain, non sans mal, puisque dix-sept années s’étaient écoulées entre le

premier roman signé Lex et le jour où Farber avait mis les pieds pour la première fois à Pensegarde. Ce succès fut salué par tous ses pairs qui en firent le chef de file des croisés engagés dans la résolution du mystère littéraire que constituait Lex depuis cet instant grandiose de 1965 où son talent était tombé au milieu d'eux, comme une météorite au milieu des dinosaures. La comparaison n'est pas de moi, mais de Vivien Farber. Ce qui prouve, si cela était nécessaire, que le génie n'est pas contagieux : même en occupant chaque seconde de sa vie à disséquer un grand auteur, on ne risque pas d'être contaminé.

Farber s'échina donc jour et nuit à tenter de percer ce secret. Il échafauda de multiples hypothèses qui firent de Lex tour à tour un auteur étranger, en fuite pour raisons politiques –

peut-être même un ancien nazi – puis un parrain de la mafia, subitement saisi par la grâce créatrice, mais contraint de vivre clandestinement le temps que ses faits d'armes antérieurs

soient oubliés ou prescrits. Il l'imagina également en homme d'église, peut-être même influent, mais qui préférait désormais se faire passer pour mort plutôt que de décevoir ceux qui avaient cru en lui et qu'il avait abandonnés pour les beaux yeux des muses païennes de la littérature.

Ne voulant laisser échapper aucune piste, Farber analysa chaque ligne écrite par Lex, à l'affût de la moindre référence à un personnage, un évènement, un lieu réels qui auraient pu trahir une réminiscence autobiographique. Cette méticuleuse prospection le conduisit à la rencontre de multitudes hétéroclites, aussi bien dans toutes les grandes capitales européennes que dans des recoins inaccessibles de France, d'Espagne, de Grèce, ou encore de contrées bien

plus lointaines, tel ce village brésilien, nommé Sao Jose dos Brasilios, dont Lex avait donné, dans l'un de ses ouvrages, les coordonnées géodésiques précises. Il l'avait simplement renommé, au passage, "Pensovigia", traduction approximative de "Pensegarde" en Portugais.

Finalement, l'énergie phénoménale développée par Farber dans ses enquêtes le fit aboutir à deux résultats.

Le premier, lié au fait qu'il ne se consacrait qu'à un seul sujet, fut son licenciement. Son journal, comme tout employeur, concevait en effet quelques exigences de productivité vis-à-vis de ses salariés. Enquêter sur Lex, "le" grand écrivain de la deuxième moitié du vingtième siècle, était une belle idée. Sortir des papiers sur le sujet en eût été une meilleure – une plus profitable en tout cas.

Ensuite – et cette deuxième conséquence était fortement liée à la première – Farber finit par être oublié : les théories qu'il présenta les unes après les autres étaient toutes splendides, mais aucune ne parvint à convaincre – il manquait toujours un détail qui les empêchait de tenir parfaitement debout. Il s'engageait alors dans une autre voie, mais qui n'aboutissait pas plus. On se lassa donc peu à peu de l'écouter.

Mis sur la touche au plan professionnel, fui par ses amis qu'il assommait de ses discours monomaniaques, Farber s'isola de

plus en plus. Mais cela lui importait peu : ce qu'il voulait c'était mettre un nom, un vrai nom, derrière ce pseudonyme tranchant de Lex.

Pour tous les autres, cette quête de la révélation avait fini, après quelques années, par perdre tout intérêt. Non pas que l'on eût oublié Lex : au fil de ses publications, les chiffres de

ventes croissaient exponentiellement, le nombre de thèses et d’essais glosant sur son œuvre suivait la même pente, les manuels d’enseignement, les dictionnaires, les anthologies de littérature multipliaient citations et extraits, des flopées de nouveaux auteurs l’érigeaient en modèle, les traductions et les adaptations cinématographiques ne se comptaient plus, et la cohorte des éditorialistes qui s’invitaient dans sa citadelle solitaire ne cessait de croître. Mais plus que le respect du secret dissimulé sous les trois lettres de son nom de plume, ce que le maître de Pensegarde avait réussi à imposer à ses hôtes, c’était de ne s’occuper que de ce qui avait réellement de l’importance à ses yeux : ses romans.

Certains de ses visiteurs avaient pourtant osé chercher à retranscrire la chaleur de son accueil, si surprenante tant il se montrait, par ailleurs, complètement fermé. D’autres s’étaient hasardés un peu plus loin, en élaborant quelques subtiles interprétations des liens que l’on pouvait discerner entre les goûts culinaires et œnologiques du romancier et le contour de sa pensée ou la forme de son écriture. Mais cela n’avait jamais donné de bons articles.

En fait, les seules pages un peu intéressantes issues de ces entrevues avaient été celles qui s’étaient aventurées à relater les récits que Lex faisait pendant ces soirées. Des sortes de conférences privées, comme celle à laquelle j’avais eu le bonheur d’assister. Mais autant les journalistes savaient décrire les sentiments d’admiration et de dépaysement qui les avaient saisis à l’écoute du grand auteur, autant aucun d’eux n’avait réussi à en rapporter le contenu. Comme s’ils avaient tout oublié en quittant Lex. Comme s’il fallait être dans son aura pour pouvoir voyager sur ses mots. A moins que leurs mémoires n’eussent été effacées par le piano à deux heures du matin.

C’est une sensation des plus étranges qui m’avait envahi pendant mon sommeil. Le piano s’était tout d’abord matérialisé dans mon esprit sous la forme d’un verger en fleurs. J’entendais la musique, très distinctement, mais je ne voyais ni instrument ni musicien ; uniquement des alignements d’arbres fruitiers ondulant en blanc à perte de vue. Pourtant, la mélodie, à la fois douce et impérieuse, me guidait vers elle. Et je sentais que je m’en approchais, bien que je ne visse toujours personne et que le volume sonore se maintînt à un niveau constant.

Une maison de briques rouge foncé m’apparut entre les arbres.

J’accélérai alors mon pas vers le pianiste que je savais maintenant, avec certitude, être à l’intérieur. Et en effet, lorsque s’ouvrit, sans même que je la touche, la porte blanche de la maison rouge, je découvris, assise devant un splendide instrument de concert, noir et luisant, ma mère qui jouait.

Elle était jeune. Elle me regardait en souriant. Elle continuait l’air tendre et lent qui m’avait appelé à elle. Je m’étais réveillé à ce moment-là.

J’étais bien sûr ému par ce rêve qui ravivait l’image de ma mère, morte depuis sept ans. Mais j’étais également amusé par l’exceptionnelle virtuosité dont elle était douée dans cette scène : dans la réalité, elle n’était jamais parvenue à enchaîner trois notes harmonieuses sur le piano qui encombrait notre salon. Elle l’avait néanmoins toujours gardé et j’en avais hérité à sa mort. Je ne savais pourtant pas plus m’en servir qu’elle.

Je souriais donc, en sortant de ce songe, et tentai de lui trouver une signification. Mais tout en réfléchissant, il me

sembla que la mélodie qui avait guidé mon esprit se prolongeait. Dormais-je encore ou était-elle réelle ? Je me redressai dans l’obscurité et tendis l’oreille : elle était là, tout près de moi, montant de l’une des quatre autres maisons du hameau. Instinctivement, je jetai un œil sur les aiguilles phosphorescentes de ma montre : il était un peu plus de deux heures du matin.

C’est à ce moment que m’étaient revenues les narrations des précédents visiteurs de Lex : toutes les nuits, à cette même

heure, il se levait pour jouer du piano. Je me rappelai aussi que parmi tous les journalistes qui avaient expérimenté ce réveil nocturne musical, pas un n’avait résisté à la douceur de la mélodie : s’enfonçant dans les moelleux oreillers, ils s’étaient laissés guider à nouveau vers le sommeil par la complainte qui flânait autour d’eux dans l’obscurité.

Bien évidemment, je m’apprêtais à faire de même ; je sentais déjà le suave engourdissement reprendre possession de mes membres et de mon esprit ; la ligne mélodique devenait une caresse doucereuse, de plus en plus prenante, de plus en plus présente, et pourtant de plus en plus délicate et de moins en moins perceptible.

Un tonitruant fracas m’arracha à ce songe.

Je saisis mon arme sur la table de nuit et bondis hors de mon lit. A n’en pas douter, quelqu’un venait d’emboutir ma voiture.

En quelques enjambées, je fus dans l’escalier ; je le dévalai à toute allure et fusai hors de la maison.

Mais sur la place, pas de voiture. Ni celle d’un quelconque chauffard, ni même la mienne. Il n’y avait que Lex, figé à

vingt pas de moi dans le rectangle de lumière que portait sur le sol la porte ouverte de la cinquième maison.

Je compris subitement ce qui venait de se passer et traversai la placette en courant pour me planter face à lui.

« Qu’avez-vous fait à ma voiture ? lui lançai-je hargneusement.

– Vous dormez toujours tout habillé ? me rétorqua-t-il.

– Quel rapport ?

– Je pourrais vous poser la même question : quel rapport entre moi et votre voiture ?

– Mais enfin… , balbutiai-je en gesticulant à pleins bras, je viens de l’entendre se fracasser en bas de la colline… je vous trouve à deux pas de l’endroit où elle était il y a deux minutes et vous osez me demander le rapport entre elle et vous ?

Croyez-vous que le frein à main se soit desserré tout seul ?

Croyez-vous qu’il ne fallait pas l’aider un peu pour qu’elle se lance dans la pente ?

– Non. Mais je peux vous assurer que je n’y ai pas touché. Alors cessez de vitupérer et retournez vous coucher. »

Il avait parlé très calmement, mais avec un tel aplomb qu’il me cloua sur place.

Considérant qu’il avait tout dit, il me tourna le dos et remonta le perron de la cinquième maison. Il en referma sans attendre la porte derrière lui.

Je restai comme un idiot. Les bras ballants. Mes yeux continuaient de fixer le rectangle de bois derrière lequel Lex venait de se retrancher.

Je n’avais pas entendu le cliquetis d’un verrou. Il m’aurait été si simple d’entrer à sa suite et de le sommer d’arrêter son récital nocturne pour répondre à mes questions. Mais je n’en fis rien : comme j’avais été incapable de réfréner ses discours pendant le repas, je me sentais totalement impuissant en cet instant.

Même mon arme qui pendait dans ma main droite ne m’apparaissait pas être un gage de puissance : elle servait lorsqu’il fallait défoncer des portes en braillant et clouer au sol un pauvre type en lui enfonçant un canon dans la nuque. Elle était complètement inutile lorsque l’on venait d’entendre de la bouche du plus grand romancier vivant sur terre : « Retournez vous coucher. »

Je crois aussi que le pouvoir lénifiant des mélodies que serinait le piano constituait un frein supplémentaire à toute velléité offensive qui aurait pu germer en moi. Je me fis donc une raison. Mais je ne repartis pas aussitôt vers ma chambre : je gagnai la limite du hameau, là où un panneau bleu, peint à la main et fixé au coin de la cinquième maison, affichait cette sibylline injonction : “Pensegarde”.

De cet endroit, je tentai de scruter l’escarpement obscur dans lequel mon véhicule venait de sombrer. Evidemment, il me fut totalement impossible de discerner quoi que ce soit : la seule lumière qui animait le petit bourg provenait des deux fenêtres derrière lesquelles jouait Lex ; elle ne portait pas jusque là.

J’imaginais pourtant que ma voiture n’avait pas dû partir bien loin : je me souvenais que juste avant de pénétrer entre

les habitations, le chemin goudronné virait très légèrement. A cet endroit, l’engin emballé était obligatoirement allé tout droit et

s’était donc écrasé dans les taillis en contrebas de la première maison.

Mais qu’importait de connaître le point précis : je n’avais pas besoin de voir l’épave disloquée pour comprendre que je ne pourrais de toute façon plus rien en tirer. Je me retrouvai donc piéton dans un hameau perdu à je ne sais combien d’heures de marche du premier autre lieu habité.

Oubliant l’embarras qui m’avait figé quelques instants auparavant, je sentis monter en moi une subite colère contre celui qui m’avait délibérément jeté dans cette situation. Je n’avais pas peur, non : j’enrageais d’être confronté à un esprit aussi tordu sans être capable de le faire plier dans le sens qui me convenait. Ce n’était pourtant pas difficile : j’étais la loi, l’autorité, le pouvoir ! C’était à moi qu’incombait le rôle de mener les débats ; et dans un seul but : faire jaillir la vérité.

Décidé à faire parler Lex, de gré ou de force, je me retournai brusquement. Il était là : debout sur le perron, juste derrière moi. Il me regardait.

« Vous ne me croyez pas pour votre voiture ? »

Je ne répondis rien.

« Pourtant, je vous jure que ce n’est pas moi. »

Je me taisais toujours.

« Je vois bien que vous ne me croyez pas ; que vous êtes persuadé que je l’ai poussée. Peut-être imaginez-vous

également que je suis l’assassin que vous cherchez ? »

Il était effectivement possible que j’aie un instant caressé cette hypothèse. Comme pour m’en défendre, je répliquai brutalement :

« Mais alors, si ce n’est pas vous, qui a balancé ma bagnole dans le vide ? Il n’y a que vous et moi dans ce bled !

– C’est ce que je présumais jusqu’à présent. Mais il faut croire que nous ne sommes pas seuls cette nuit. »

La certitude tranquille qu’il affichait me laissa pantois : ce n’était pas ce qu’il annonçait qui me figeait, mais le fait qu’il l’annonçât sans en paraître aucunement troublé. Je ne répliquai pas, m’abstenant ainsi de prendre position par rapport à ses conclusions sur une éventuelle présence étrangère à

Pensegarde ; je ne savais en fait pas trop quoi en penser. Il interpréta mon silence tout autrement :

« Vous vous dites que je cherche à me dédouaner en émettant cette supposition. Dans le fond, vous ne croyez pas un traître mot de ce que je vous dis. »

Il n’avait pas tout à fait tort. Je choisis pourtant de ne pas le lui avouer.

« Je ne suis pas là pour croire. Je suis là pour savoir », lançai-je, tranchant.

Il hésita un instant avant de répartir :

« Peut-être que savoir certaines choses vous aiderait à en croire d’autres.

– Que voulez-vous dire ?

– Ce que je veux dire, c’est que, comme preuve de ma bonne foi, je peux vous fournir cette information : je suis Jacob Lieberman. Maintenant que vous savez cela, croyez-vous le reste ? »

Je laissai passer quelques secondes avant de répondre.

« Je savais cela avant : mon enquête me l’avait déjà appris. Mais votre aveu me prouve que vous souhaitez ne rien me cacher.

Je vous crois donc, pour la voiture.

– Merci. »

Il paraissait soulagé, sans que je sache si c’était parce que j’apportais du crédit à ses paroles ou parce qu’il avait enfin dévoilé son identité après quatre décennies de silence.

« Maintenant que les choses sont plus claires, je pense que vous pouvez aller vous recoucher, reprit-il.

– A mon avis, il vaut mieux que je reste auprès de vous.

– Non, merci : ce ne sera pas utile.

– Mais enfin, n’avez-vous pas peur ?

– De quoi aurais-je peur ? S’il y a quelqu’un d’autre que vous et moi à Pensegarde, son projet pour ce soir n’était pas de me supprimer. Sinon, il l’aurait déjà fait, plutôt que de vous alerter avec ce vacarme. Et quand bien même quelqu’un voudrait attenter à ma vie, ce n’est pas cela qui pourrait me faire peur.

Vous savez, j’ai déjà connu la peur : il m’est plus d’une fois

arrivé d’avoir peur de manquer d’encre pour mon stylo-plume ou bien de craindre un tarissement de la source qui alimente le hameau ou encore de trembler lorsque certaines marques sur mes charpentes me faisaient envisager une invasion de capricornes. Voilà le genre de choses qui me font peur : des choses concrètes. La mort n’a rien de concret : elle est, par définition, ce qui n’existe pas. Et moi, j’aime l’inexistant : je le traque, je le saisis, je le dévore, je le digère et je l’offre à ceux qui n’ont pas assez d’imagination pour aller à sa rencontre.

Alors, vous voyez, la mort, c’est bien la dernière chose qui puisse me faire peur. »

Je ne relevai pas l’ambiguïté de sa dernière phrase : prise indépendamment de toute sa démonstration, elle pouvait signifier exactement le contraire de ce qu’il avait voulu affirmer.

« Vous avez peut-être raison, en ce qui concerne les intentions de notre supposé visiteur pour la suite de cette nuit, acquiesçai-je sans conviction. »

Je me forçai pourtant à mettre mes doutes de côté et je conclus :

« Dans ce cas, je vous souhaite une bonne nuit, monsieur Lex.

– Dormez bien, vous aussi, monsieur Babalnic. Que la nuit vous porte conseil. »

Je tournai les talons et pris le chemin de la troisième maison.

J’entendis, dans mon dos, Lex qui refermait sa porte. Je montai l’escalier d’un pas las, entrai dans ma chambre sans allumer et me laissai retomber sur le lit comme une masse.

Je m’abandonnai alors au bercement de la mélodie qui emplissait encore le hameau.

Je ne parvins pourtant pas à me rendormir immédiatement.

Plus je réfléchissais et plus il m’apparaissait avec évidence que pendant que Lex m’avait parlé, quelques instants plus tôt, debout sur le perron de la cinquième maison, la porte ouverte derrière lui continuait de laisser échapper des notes de musique.

3

Pourquoi n’eus-je pas la moindre pensée pour la carcasse ruinée de ma voiture, en me réveillant le lendemain matin ? Je ne saurais l’expliquer. Mais le fait est que je me réveillai tel un vacancier béat et ne fus ramené à la réalité que par le souvenir des cinq victimes qui m’avaient conduit à Pensegarde. Somme toute, c’était quand même un peu compréhensible : un tas de ferraille, même s’il constituait les restes d’un outil de locomotion qui s’était avéré très utile, était tout de même moins bouleversant que des cadavres égorgés, éventrés ou découpés à la scie égoïne. Par ailleurs, avec mon esprit pratique, je devais bien me rendre compte que tenter de régler les conséquences de cet incident aurait été une perte de temps : mon téléphone portable ne captait rien, le premier garage ou le premier loueur de voiture devait se trouver à plusieurs heures de marche ; des heures qui pouvaient être employées bien plus utilement en restant ici. En effet, si, comme Lex l’avait déduit, mon meurtrier était bien présent à Pensegarde au cours de la nuit précédente, ce n’était pas le moment d’aller se promener sur les routes surchauffées de la Drôme. Peut-être n’attendrait-il pas la fin du jour pour se manifester à nouveau.

Ragaillardi par ces réflexions, qui me laissaient envisager une conclusion proche, je quittai ma chambre d'un pas résolu. Je traversai la placette pour gagner la quatrième maison, celle dans laquelle l'écrivain avait préparé le dîner de la veille. Je montai les quelques marches qui menaient à la cuisine. La pièce était vide. J'en fis rapidement le tour puis passai la tête dans la chambre attenante. Pas plus de trace de Lex ici. Je m'approchai alors de l'escalier de bois qui desservait l'étage et commençai à le gravir.

Il était plus de dix heures ; mais avec la nuit quelque peu agitée que nous avions eue, il eût été acceptable que Lex fût encore couché. Je fis donc le plus d'efforts possibles pour tenter de contenir les grincements des vieilles planches.

J'arrivai à l'étage. Un palier éclairé par une unique fenêtre ; trois portes entr'ouvertes. Je les poussai l'une après l'autre et découvris deux chambres, toutes aussi proprettes et accueillantes que la mienne, et une petite salle de bains. Le soleil baignait l'ensemble et me permit de constater que Lex n'y était pas.

Je redescendis tout aussi précautionneusement, mais avec en tête l'idée plaisante qu'il m'était maintenant permis de mettre mon nez partout dans le hameau sans aucun scrupule : je pourrais toujours argumenter que j'étais à la recherche de mon amphitryon. Je ressortis donc et contournai de nouveau le grand tilleul pour gagner la deuxième maison, celle sur le seuil de laquelle Lex m'était apparu pour la première fois la veille.

Je montai le petit escalier de pierre, toujours discrètement. La pièce principale était un peu moins grande que dans la maison d'en face. Elle était occupée par une table rustique, de mêmes dimensions que celle de la cuisine, et par une

chaise, placée dos à la porte et face à la fenêtre qui donnait vers la vallée.

Aucun autre meuble, aucune décoration d’aucune sorte ne venait compléter l’équipement de ce qui m’apparut très vite comme la salle de travail de Lex.

M’étant approché de la table, je vis en effet un petit tas de feuilles blanches posé en son milieu. Trônant sur elles, un stylo-plume, minutieusement positionné dans le milieu du rectangle de papier, exactement perpendiculairement à sa plus grande longueur. Un peu au-delà, trois livres étaient placés sur la table : un dictionnaire, une méthode de grammaire et une Bible. L’équidistance de l’un à l’autre et leur parallélisme étaient, là encore, parfaits.

Je ne pus me retenir de sourire devant cette maniaquerie maladive de l’écrivain solitaire. Mais je n’en fus pas étonné outre mesure : en parcourant n’importe lequel de ses romans, on ne pouvait manquer de diagnostiquer chez lui un penchant incontrôlable pour la précision, l’organisation, la symétrie, les assemblages à niveaux multiples et, au dessus de tout, l’algèbre.

Calculer, mesurer, classifier, arranger, emboîter, raccorder lettres et nombres semblaient aussi indispensables à sa survie que respirer, manger et écrire.

Cette hantise lui dictait le nombre de ses personnages, mais aussi le choix de leurs prénoms, leurs âges et jusqu’aux lieux dans lesquels ils évoluaient. En effet, les distances, les dimensions des bâtiments ou des jardins, mais aussi les codes postaux et les coordonnées géodésiques devaient pouvoir s’additionner pour donner des résultats significatifs ou équivalents à ceux d’autres calculs recelés dans des

livres antérieurs. Evidemment, la structure même des ouvrages se pliait à ce diktat des chiffres.

Ainsi, le premier qui l'avait fait connaître – ou plutôt qui avait révélé le nom de Lex, puisqu'on ne le connut que près de vingt ans plus tard, et encore ! sans savoir réellement qui il était –

son premier roman, donc, s'intitulait "Au-delà des sens". Un titre de treize lettres pour un ouvrage qui comportait treize chapitres de treize pages et mettait en scène treize personnages. Bien sûr, le chiffre treize est lourd de signification. Mais Lex recommença ensuite, avec d'autres nombres, les mêmes agencements futiles.

Le roman suivant, "Un Tombeau en Espagne", avait un titre de dix-huit lettres, soit cinq de plus que le précédent. Et ce deuxième livre se composait de deux parties contenant chacune cinq chapitres de dix-huit pages. Le chiffre deux se retrouvait dans le nombre de personnages qui prenaient la parole dans le livre.

Le roman suivant sembla totalement anarchique, du fait qu'il comportait cent quatre-vingt-onze pages, réparties en onze chapitres, tous de longueur différente. Mais il n'en était rien : onze était exactement le nombre de pages que l'on trouvait en plus dans le second roman par rapport au premier et dans le troisième par rapport au second. Par ailleurs, le deuxième chapitre avait treize mots de plus que le premier, mais cinq de moins que le troisième qui lui-même en avait onze de moins que le quatrième. Puis l'on repartait en décroissant de onze, de cinq et de treize, et l'on augmentait à nouveau des mêmes écarts jusqu'à la fin. Un travail de fou ! Le plus fou, pourtant, fut que dans tous ses livres – que ce soit les trois premiers ou

les suivants qui obéissaient aux mêmes élucubrations métriques – aucun critique littéraire n’estima jamais qu’il y eût une page, un mot, ni même une lettre de trop, ni même qu’il y manquât quoi que ce fût. Du travail d’orfèvre.

Amusé par ces lubies d’artiste, j’étais en train de m’interroger sur le lien qui pouvait exister entre le talent de Lex et cette obsession de l’ordre et de la régularité mathématique lorsque, je ne sais pourquoi, la teinte bordeaux de la Bible retint mon regard. Je saisis le volume, assez lourd, et commençai à le feuilleter. Les pages, jaunies, légèrement cornées, certaines montrant même quelques discrètes déchirures, témoignaient de consultations nombreuses. Instinctivement, je regardai, à la fin de l’ouvrage, la date d’impression : 1962. Ce livre avait quarante-trois ans ; presque mon âge. Finalement, je me trouvai mieux conservé. Je le refermai en souriant. Dans ce geste, ma main fit glisser le dos de la jaquette. Je retournai donc le volume et le reposai sur la table pour replacer le rabat à l’intérieur. Mais en l’ouvrant de ce côté je constatai aussitôt que cela n’était pas possible : cette partie de la couverture avait en effet été découpée. Je réalisai alors pourquoi mon attention avait été attirée par la couleur bordeaux de cette enveloppe de papier épais : c’était la couleur du marque-page trouvé près du cadavre de Justine Leroy.

Je remis la Bible à sa place et compris que mon tour des cinq maisons de Pensegarde venait de changer de signification : je n’étais plus en quête de mon hôte, je perquisitionnais.

Je gagnai d’un pas vif l’escalier qui occupait un coin de la pièce. Je le montai sans plus trop de scrupules à le faire grincer. Une seule chambre, avec sa salle de bains attenante se trouvait à cet étage. Le mobilier sommaire, l’absence de bibelots, de livres et de décorations me permirent une

inspection rapide. Je redescendis, sortis, passai dans la maison d’à côté, la première des trois qui s’alignaient sur la droite de la placette. Là encore, l’aménagement était des plus simplistes : au milieu, une table et trois chaises ; sur la droite, un établi ; sur la gauche, une étagère.

Je me dirigeai tout d’abord vers cette dernière. Elle ne supportait que quelques produits chimiques pour traiter les

plantes, des restes de peinture et de vernis, de l’encaustique pour le mobilier, du dégrippant, de l’antirouille et diverses substances pour l’entretien des bâtiments. Rien de bien intéressant. Je remarquai simplement l’ordonnancement militaire des bidons et des pots, triés par type d’utilisation de leur contenu, puis par taille, et alignés en rangs parallèles et équidistants avec toutes les étiquettes tournées vers l’avant pour permettre une identification rapide.

J’abandonnai cette droguerie exemplaire et traversai la pièce pour m’intéresser à l’établi. Ici encore, l’ordre était le maître mot : rien n’était posé sur le plan de travail car chaque outil avait sa place sur une grande planche accrochée au mur et chacun de ces emplacements était matérialisé par la silhouette de

l’ustensile

correspondant,

dessinée

au

crayon.

Immédiatement, me sauta aux yeux qu’il manquait une scie égoïne.

Je pris cela comme une claque. Non pas l’absence de la scie elle-même, mais la façon dont cette absence m’était jetée à la figure. Tout était trop évident dans ce hameau : il n’y avait pas d’armoire, pas de placard, pas d’étagère encombrés ni même de recoin sombre pour cacher quoi que ce fût ; il n’y avait rien qui traînait, pas de capharnaüm inextricable comme on en trouve habituellement dans les vieilles bâtisses, pas de piles de livres à retourner ni de tas de draps et de couvertures à secouer. Et tout était si bien rangé que le moindre défaut se voyait aussitôt comme le nez au milieu de la figure.

C’était trop facile. Et c’est cela que je ne pouvais accepter : ce que je pensais être une enquête criminelle prenait la tournure d’une énigme pour enfants, tout juste bonne à figurer dans l’un de ces illustrés ineptes où l’on voit des animaux anthropomorphes de n’importe quelle espèce élaborer des déductions sur un unique indice, absolument énorme – pour ne pas dire grossier – et identifier le coupable, avec certitude et en une demi-page, au milieu d’un groupe de suspects qui ne rassemble jamais plus de deux individus.

Cette maison n’était pas aménagée à l’étage : il n’y avait qu’un plateau sans cloison, auquel on accédait par une échelle de meunier. J’actionnai l’interrupteur situé juste à côté de la trappe et une ampoule nue me révéla un grenier entièrement vide. J’éteignis, redescendis et retournai sur la placette que je traversai à nouveau pour gagner la cinquième maison, la première sur la gauche lorsqu’on entrait dans le hameau. Celle sur le perron de laquelle Lex avait avoué, la nuit précédente, que le plus mauvais romancier de gare des années cinquante et le plus admirable prosateur des décennies suivantes étaient bien le même homme.

Je montai les quatre degrés de pierre. Je frappai à la porte. Il m’apparaissait en effet évident que l’écrivain ne pouvait se trouver qu’ici. En l’absence de réponse, je frappai à nouveau puis appelai :

« Lex ? »

J’attendis encore, en suspendant ma respiration puis répétai, d’une voix plus forte :

« Lex ? »

Le silence retomba sur cette seconde apostrophe. Je saisis la poignée et l’actionnai en douceur. Je poussai la porte lentement. J’aperçus d’abord un fauteuil de cuir. Puis, comme l’ouverture s’élargissait, le piano se révéla. Il était long, il était noir, il était splendide. Enfin, quand le battant fut totalement écarté, je découvris une armoire, une haute et solide armoire paysanne. Mais de Lex, aucune trace.

J’avançai d’un pas prudent.

« Lex ? »

Comme dans chaque autre logement, il y avait un étage. Je m’approchai de l’escalier. Je tendis le cou pour scruter le haut de la volée de marches.

« Lex ? »

Je m’engageai dans l’ascension.

Quand j’arrivai en haut, je me rendis compte que j’avais sorti mon arme de service. Je frémis à l’idée que j’avais fait ce geste si machinalement. Et tout en serrant un peu plus mon poing sur la crosse, je me demandai en même temps quelle appréhension m’avait motivé à le faire.

Le palier était éclairé par deux fenêtres : une du côté de la placette et une vers l’amont couvert de rangs d’oliviers. Je fis quelques pas sur le parquet qui chuinta à deux ou trois reprises. Mais peu importait le bruit que je pouvais faire : j’avais crié le nom de Lex plusieurs fois sans susciter la moindre réaction ; si quelqu’un se cachait à cet étage, il ne pouvait manquer de savoir que j’approchais. Je fis encore deux pas, vers la première porte située à gauche. J’en tournai le bouton de porcelaine puis la poussai du pied.

« Lex ? » hélai-je, tandis que m’apparaissait une petite salle de bains. Ce nouvel appel n’eut pas plus d’écho que les précédents.

Je passai sur la droite, ouvris tout aussi précautionneusement.

Il s’agissait d’une chambre. J’en fis le tour d’un coup d’œil, puis pliai les genoux et me penchai légèrement pour inspecter l’espace sous le lit. Personne.

Je m’avançai vers les deux autres portes. Au moment où je posai la main sur la poignée de droite, un bourdonnement me parvint. Faible tout d’abord, il s’amplifia très rapidement. Je ne mis pas longtemps à identifier qu’il s’agissait du moteur d’une voiture. Comme le territoire de Lex se trouvait dans un cul-de-sac et à des kilomètres de toute route passante, il était évident que son conducteur n’avait d’autre but que le hameau lui-même.

Négligeant les pièces que je n’avais pas encore visitées, je courus vers la fenêtre arrière. Je l’ouvris, jaugeai rapidement la hauteur qui me parut acceptable de ce côté de la maison, du fait qu’elle était construite dans la pente. Au moment où j’enjambai le châssis, j’entendis gémir les freins de la voiture

qui s’immobilisait à l’endroit où, la veille, était garée la mienne.

Je me suspendis au rebord, sautai, me redressai vivement et disparus entre les troncs gris des oliviers.

La déclivité était assez forte et je n’avais pas trop l’habitude de ce genre de sport, si bien que lorsque j’eus atteint une distance qui me sembla suffisante, je m’écroulai au pied d’un arbre, épuisé.

Tout en reprenant ma respiration, je scrutai le hameau en contrebas des terrasses arborées. Malheureusement je ne pouvais voir que le dos des deux maisons bâties vers l’amont et aucun des mouvements de l’intrus que je venais de fuir.

Et si c’était mon assassin ? Non, il n’aurait pas débarqué si bruyamment ; il serait très certainement venu à pied. A moins qu’il n’ait pas quitté Pensegarde la veille. Qu’il soit resté toute la nuit et que… Non, je ne pouvais m’abandonner à envisager le pire. Pourtant, Lex n’avait répondu à aucun de mes appels.

Si j’avais été jusqu’au bout de ma perquisition, aurais-je trouvé son corps dans l’une des deux dernières chambres ? Ah, j’enrageais ! Pourquoi l’avais-je écouté ? Pourquoi n’étais-je pas resté auprès de lui ? Il aurait pu continuer à jouer du piano, en attendant tranquillement le meurtrier. Il m’aurait alors suffi de tomber sur le dos de ce monstre et l’affaire était bouclée. Je n’arrivais pas à comprendre comment j’avais pu me comporter aussi puérilement. La douceur de vivre de Pensegarde avait-elle totalement annihilé mon esprit d’analyse et d’action ?

Je ruminais ces désolantes conclusions depuis déjà près d’une heure lorsque je vis une ombre apparaître dans

l’embrasure de la fenêtre par laquelle j’avais sauté. Mais la silhouette ne s’attarda pas : elle referma le carreau et disparut. Je restai attentif encore quelques minutes. Mais aucun autre mouvement ne fut visible. La première manifestation que je perçus par la suite fut le bruit d’un moteur qui démarrait. Je vis alors une petite voiture verte sortir du hameau et retourner dans la vallée.

« Nous pouvons redescendre, maintenant. »

Dans un sursaut irrépressible, je me retournai vers cette voix.

Je découvris alors Lex, assis comme moi sous un olivier, distant de trois ou quatre mètres seulement de celui qui m’abritait.

L’écrivain se leva en me souriant. Il s’engagea dans le sentier pierreux qui sinuait vers Pensegarde.

4

Estomaqué par la soudaineté de cette apparition, j’eus besoin d’un court instant pour reprendre mes esprits. De ce fait, Lex avait presque rejoint le hameau quand je me levai à mon tour.

Je me mis en marche pour le rattraper. Il m’apparut pourtant bien vite que malgré mes trente ans de moins, je n’avais pas le pied aussi assuré et alerte que lui pour trotter dans des raidillons caillouteux. Au moment où j’arrivai à l’entrée de Pensegarde, il avait déjà disparu dans l’une des maisons.

Je ne me mis pas à sa recherche aussitôt. Je fis un crochet pour aller jeter un coup d’œil aux restes de ma voiture. Mais, comme je l’avais imaginé, je ne pus rien en voir : la pente dans laquelle elle s’était abîmée, sèche et terreuse au

départ, se couvrait, en descendant, de buissons touffus, puis de quelques bosquets d’arbres. Une trouée ouverte dans les fourrés me signala par quelle voie la carcasse avait dégringolé. Mais la densité plus importante de la végétation en contrebas dissimulait la suite du trajet jusqu’au point de chute final. La résolution que j’avais prise le matin me revint à l’esprit avec la force de la logique : mieux valait me concentrer sur mon enquête plutôt que m’occuper de ce tas de ferraille irrécupérable.

Je tournai donc les talons et m’engageai sur la placette de Pensegarde. Comme je le pensais, je trouvai le romancier dans la quatrième maison. Il s’activait à vider des truites pour le déjeuner. Il m’accueillit d’un sourire.

« Alors, vous avez trouvé une solution ? »

La chaleur de sa voix démontrait que sa question n’était pas une simple expression de politesse : elle dénotait un intérêt réel, tout à fait aux antipodes de son indifférence de la veille.

Je crois que l’épisode nocturne de ses révélations avait marqué un tournant dans son comportement à mon égard.

« Non, j’en suis au même point, répondis-je en soupirant. Et comment aurais-je pu avancer ? Depuis hier, j’ai beaucoup parlé, mais je n’ai pas appris grand chose. Même le fait que

vous soyez Jacob Lieberman, je le savais déjà. Votre aveu me permet simplement d’espérer que vous serez désormais plus coopératif. Maintenant que vous avez lâché votre secret, plus rien ne vous retient de parler.

– Oui, sans doute. Mais c’est à votre voiture que je pensais quand je vous demandais si vous aviez trouvé une solution.

– Ah ! Ça ? Oh, vous savez, cela m’importe peu ! Je pense qu’il est désormais plus vital de découvrir qui l’a poussée plutôt que de chercher à savoir comment la remplacer. D’ailleurs… »

Percevant mon hésitation, l’écrivain leva les yeux des poissons qu’il manipulait.

« D’ailleurs ? interrogea-t-il.

– D’ailleurs, en ne vous voyant pas ce matin, j’ai cru un instant que le sixième crime avait été commis. »

Il sourit et se replongea dans sa chirurgie ichtyologique.

« Ne vous en faites pas pour moi. Je suis sûr qu’il ne m’arrivera rien.

– Je vous trouve bien confiant.

– Je le suis. Et même peut-être plus encore que la nuit dernière. C’est probablement de la naïveté, mais je reste convaincu que votre meurtrier ne s’en prendra pas à moi tant que vous serez là. Ça fait quarante-trois ans que je vis seul ici.

Il en aurait eu d’autres, des occasions de me tuer.

– Détrompez-vous : il devait d’abord exécuter les cinq autres parties de son plan. Et puis, il est évident que s’il est ici, ce n’est pas uniquement pour la beauté du paysage. La seule certitude de cette présence est inquiétante.

– Pour quelqu’un qui s’inquiète, vous avez fait une bonne grasse matinée ! » railla-t-il en me lançant un regard malicieux.

Je déviai mes yeux des siens, mais déjà il se tournait vers un vaisselier devant lequel il s’accroupit, donnant l’impression d’avoir jeté ces paroles sans les penser.

Pourtant, même s’il cherchait à édulcorer ses critiques et souhaitait ne pas les développer, je les compris nettement et en fus froissé. En effet, si Lex s’était fait assassiner alors que j’étais censé le protéger, j’en aurais porté la responsabilité toute ma vie ; et, surtout, je l’aurais pris pour un affront personnel : le meurtrier m’avait déjà ridiculisé en tuant deux personnes

tandis que j’en avais mis deux autres sous protection ; il n’aurait sans doute pas dédaigné de commettre son sixième crime sous mon nez, me démontrant alors, avec plus de criante cruauté, mon incompétence. Lex ne devait très certainement pas imaginer les réflexions que ses paroles avaient provoquées.

« Ne prenez pas mal ma remarque, reprit-il, en se redressant, un plat à la main. C’est moi qui vous ai ordonné de retourner vous coucher. Ce n’est pas un abandon de poste de votre part.

Et d’ailleurs, je n’ai jamais fait appel à un garde du corps. Ne vous attribuez pas un rôle qui ne sert à rien. Vous avez déjà tant à faire avec votre enquête si compliquée. »

Finalement, je me dis qu’il était peut-être bien parvenu à lire dans mes pensées. Quoi qu’il en soit, je préférai orienter la discussion vers un autre terrain, pas trop éloigné cependant, puisque j’en revins à l’instrument de l’un des cinq premiers assassinats.

« Cela fait longtemps qu’il vous manque une scie dans votre atelier ? » demandai-je.

L’écrivain cuisinier, absorbé dans le dosage des herbes et aromates dont il parsemait ses poissons, ne me répondit pas aussitôt. D’ailleurs il ne me répondit pas directement.

« Vous vous doutez bien de ce que j’ai pu ressentir hier, quand vous m’avez décrit ces meurtres, commença-t-il. Même rien qu’en lisant cet affreux article. Evidemment, cela m’a tout de suite évoqué ces romans que j’avais écrits quand j’étais jeune.

Mais j’ai aussi repensé à cette scie. Un outil comme ça, tout le monde en a un chez soi. Je n’aurais jamais cru qu’il serait un jour utilisé pour tuer.

– Pourtant, vous aviez eu vous-même cette idée dans un livre.

– Oui, mais ce n’est pas la même chose d’écrire des atrocités et de les commettre.

– Ah bon ? » doutai-je, d’un ton que je voulus provocateur.

J’appuyai même mes propos en haussant des sourcils choqués.

« Croyez-vous que celui qui trucide des jeunes filles de papier et d’encre n’a pas, au fond de lui, les mêmes abominables

pulsions que celui qui égorge des jeunes filles de chair et de sang ?

– Nous les avons tous, ces pulsions, répondit l’auteur d’une voix calme, destinée sans doute à m’informer qu’il refusait de polémiquer.

– Nous les avons certes tous, mais nous ne les exprimons pas tous ! m’emportai-je.

– Il y a expression et expression : certains tuent, d’autres écrivent qu’ils tuent et d’autres encore rêvent qu’ils tuent.

– Le résultat n’est pas le même !

– Nous sommes d’accord : ne comparez donc par le tueur et l’écrivain qui met en scène le tueur.

– Ce n’est pas ce que je voulais dire : je mettais plutôt à part le rêveur, tout en regroupant l’écrivain et l’assassin. Car tous deux affichent leur plaisir, tandis que le rêveur le garde pour lui. Ils sont de ce fait plus dangereux ; et la preuve nous l’avons : voyez vos cinq romans noirs et les cinq meurtres qui en ont repris la trame : parce que c’est vous qui lui avez donné l’inspiration, vous êtes tout autant responsable que l’assassin !

– Foutaises ! »

Lex, qui avait commencé à éplucher quelques légumes, n’abandonna pas son ouvrage. Mais l’exclamation qu’il avait jetée dénotait peut-être un début d’impatience. Je ne lâchai pas prise.

« Ne croyez-vous pas que les théoriciens dont se sont revendiqués les régimes totalitaires du vingtième siècle sont tout aussi coupables des horreurs qui ont été commises que les bourreaux en uniforme qu’ils ont influencés ? Alors pourquoi ce qui vaut pour l’idéologie ne vaudrait-il pas tout autant pour la fiction ? » finis-je par glapir, exalté.

A cet instant, je crus que j’avais fait mouche. En tout cas, Lex posa son économe au milieu des épluchures et tourna

son regard vers moi. Mais quand son visage s’ouvrit d’un large sourire, je réalisai que j’avais fait chou blanc.

« Monsieur Babalnic, énonça-t-il d’un ton posé, êtes-vous ici pour faire mon procès – et par là même celui de tous les romanciers qui ont fait couler du sang imaginaire – ou êtes-vous venu chez moi pour – comme je l’ai cru jusqu’à présent –

élucider cinq meurtres mystérieux et empêcher qu’un sixième –

apparemment prévu sur ma personne – ne soit commis ? Tout en vous laissant réfléchir à la réponse que vous souhaiteriez donner à cette question, laissez-moi vous dire que l’homme n’a pas eu besoin de savoir lire pour savoir tuer. En d’autres termes, il est dans sa nature d’être mauvais. Alors, si – comme c’est le cas avec mes cinq premiers romans – il suit un exemple fictif, ce n’est qu’un prétexte, un instrument, une explication de sa folie ou tout ce que vous voulez d’autre ; mais certainement pas une invitation adressée à l’écrivain pour partager avec lui le banc des accusés. Il ne faut pas donner aux auteurs de fiction plus de poids qu’ils n’en ont. L’idéologue pousse à l’action. Le romancier pousse au plaisir. Il ne peut prétendre à autre chose. Et, de toute façon, s’il parvient à ce résultat, cela constitue déjà une merveilleuse récompense pour lui. Voilà la raison pour laquelle je me suis toujours refusé à théoriser sur tout et sur rien comme me le demandaient les journalistes et comme plus d’un de mes collègues doit se complaire à le faire. Le métier de l’écrivain est d’écrire. S’il expose des idées par oral ou par des actes, il outrepasse ses droits. Aucun autre arti-san ne se permettrait cela : le tailleur de pierres n’assemble pas les cercueils et l’ébéniste ne grave pas les pierres tombales, que je sache ? »

Il empoigna de nouveau son éplucheur, marquant ainsi la clôture définitive de cette discussion.

« Revenons-en à cette scie, reprit-il tout en s'activant sur une courgette replète. En fait, quand j'ai vu qu'elle avait disparu, j'ai pensé que c'était le père Maurier qui avait oublié de la ranger. Ou bien qu'il l'avait cassée et qu'il allait en rapporter une autre du village.

– Le père Maurier ? Vous ne vivez donc pas seul ici ? Mes certitudes s'effondrent ! »

Je ne pus retenir un soupçon d'agressivité dans mon exclamation. Comme si je n'avais pas apprécié de m'être fait remettre à ma place quelques secondes plus tôt.

« Si, si, je vis bien seul ici, je vous l'assure, répliqua Lex, sans paraître avoir remarqué mon irritation. Ce n'était pas le cas au début, continua-t-il, mais maintenant, je suis vraiment tout seul. En fait, quand je suis arrivé, en 1962, il y avait, dans la maison dans laquelle vous avez dormi, un vieil homme. Enfin, il était peut-être plus jeune que je ne le suis maintenant, mais il paraissait usé par sa vie paysanne, faite d'efforts, de privations, de terre avare, de soleil perçant et de pluie transperçante et, par-dessus tout cela, de chagrins. Sa maison était sale, noire de suie et de solitude. Elle sentait l'absence plus que la graisse et la sueur. Elle était immobile – je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire. C'est triste une maison immobile. Les autres bâtisses du hameau, abandonnées aux ronces et aux bestioles des champs depuis des années lui faisaient une compagnie grouillante, verdoyante, grignotante, proliférante, une auréole de vie qui dépareillait avec sa tristesse figée. Comme une mer chaude autour d'un iceberg glissant sans but. Comme des voix d'enfants caressant de leurs cantiques le bois d'un cercueil.

Malgré cette statue du chagrin en son milieu, ce cadre me plut aussitôt. J’étais venu à pied depuis Paris : j’en avais traversé des endroits magnifiques ! Mais celui-ci était plus que magnifique : il m’attendait. J’ai demandé au Père Maurier s’il acceptait que je m’installe dans l’une des ruines. Il ne répondit même pas, il s’en fichait. Rien ne lui importait, sinon ses oliviers. J’ai choisi la première sur la gauche…

– Celle où il y a le piano.

– Oui. Mais il est venu bien plus tard. A l’époque, j’étais arrivé les mains vides ; je n’avais rien à moi, sauf…

– Sauf ?

– Non, rien. Je parlais de cette scie et je me suis emballé.

Qu’est-ce que je voulais vous dire à propos de cet outil ?

– Je ne sais pas. Vous évoquiez un certain père Maurier, un vieux qui vivait là il y a quarante et quelques années et qui aurait perdu votre scie récemment… J’avoue que j’ai du mal à saisir, parce que – si j’interprète ce que vous me dites – il doit être centenaire ou mort, cet homme-là. En tout cas, ce dont je suis sûr, c’est qu’il ne vit plus dans la maison où j’ai dormi. Comment avez-vous pu le soupçonner ?

– Oui, je comprends votre confusion. En fait, le père Maurier dont je vous parle n’est pas le même que celui que j’accusai d’avoir égaré ma scie : le vrai père Maurier, que j’ai envahi il y a quarante-trois ans, est mort en 1971. Nous avons donc vécu neuf ans en voisins. Il lui fallut quelques mois avant de m’adresser la parole, mais, une fois engagé ce premier pas, le rapprochement est allé assez vite. Il avait commencé par s’amuser de me voir me débattre avec mon projet de retaper la maison que j’avais choisie ; puis il m’avait pris en pitié et m’avait donné un sérieux coup de main ; et, enfin, après

quelques années, il avait pris en charge, contre rémunération, tous les travaux d’embellissement de Pensegarde.

– Il a tout fait lui-même ?

– Non ! Mais il a efficacement coordonné les multiples corps de métier.

– Vous avez donc vu passer pas mal de monde, dans votre

“ermitage”. La légende de l’ours Lex tombe en miettes !

– Non, dès le début, j’ai décidé de ne plus avoir aucun contact avec l’extérieur ; sauf le père Maurier : lui, ce n’était pas pareil.

Alors quand les ouvriers venaient, je partais dans les collines, avec mon stylo et du papier.

– Et alors, le père Maurier actuel, qui est-ce ?

– Oh ! Il n’y a plus de père Maurier. Je continue à appeler comme ça l’homme qui vient de temps en temps faire des petits bricolages chez moi. Je ne l’ai jamais vu, je ne sais même pas son vrai nom. Ce n’est d’ailleurs peut-être pas le même à chaque fois.

– Ah ! C’était donc lui, la petite voiture verte ! »

Je ne pus retenir un voile de consternation dans ma voix : j’avais fui devant l’homme d’entretien de Lex !

« Ah non, le matin, c’est la femme de ménage, démentit l’écrivain – ce qui ne me parut ni mieux ni pire. Le père Maurier, lui, ne vient que quand j’en fais la demande. Vous voyez, en fait, j’ai quand même un point commun avec les

grands artistes qui vivent dans le monde : j’ai mon petit personnel. Les différences fondamentales sont néanmoins que je ne vois

jamais mes employés, que je ne sais même pas qui ils sont et que je communique avec eux uniquement en laissant des notes ou des listes de courses sur la table de la cuisine.

– Mais vous avez bien été obligé de les recruter ? attaquai-je, comme s’il fallait absolument que je parvienne à mettre Lex en défaut ; sans doute pour qu’il partage un peu mon malaise.

– Non, c’est le fils Maurier qui s’occupe de toutes les embauches. Je ne l’ai vu qu’une fois, à la mort du vieux. Je lui ai alors demandé de reprendre le flambeau de son père. Quand il a su combien je le payais pour cela, il a immédiatement accepté la mission.

– Vous appelez mission le fait de trouver une femme de ménage et un homme à tout faire ? Ça ne doit quand même pas être une besogne épuisante.

– Il n’y a pas que ça. Il y a aussi la gestion de l’énorme somme d’argent que j’ai accumulée. Depuis quarante ans, j’ai vendu je ne sais combien de millions de livres. Croyez-vous que j’ai réussi à dépenser tout ce que cela m’a rapporté ?

– Non, je me doute bien qu’une fois payés les travaux et l’entretien de vos cinq maisons, votre vie d’anachorète ne doit pas vous coûter bien cher. Mais cette idée de magot me chagrine : je vais devoir élargir mes recherches à ces gestionnaires dont vous venez de me parler. Avez-vous fait un testament ? Il suffirait peut-être de savoir qui en est le bénéficiaire pour trouver le meurtrier.

– Non, je n’ai rien à moi, répondit Lex, sans se démonter, tandis qu’il plaçait son plat au four. Je ne peux donc rien léguer. Ma fortune est entièrement gérée par une fondation, basée en Suisse. C’est le père Maurier, le vieux, qui avait fait toutes les démarches. »

Il se tut le temps de régler le temps de cuisson puis reprit :

« C’est cette fondation qui gère les relations avec mon éditeur.

Moi, je me contente de laisser mes manuscrits sur la table de la cuisine : la femme de ménage les prend et les envoie par la poste à la fondation. Et c’est cette même fondation qui encaisse les chèques qui reviennent de Paris. Moi, je n’ai aucun contact avec personne. Quand j’ai besoin de quelque chose, je le marque sur un bout de papier et la femme de ménage me

l’apporte le lendemain. Elle est grassement rémunérée par la fondation, qui la défraie également de tout ce qu’elle dépense pour moi.

– Et personne ne connaît le lien entre cette fondation, le célèbre Lex et l’obscur Jacob Lieberman ?

– Ce n’est pas à moi qu’il faut le demander. Je ne sais pas ce que sait ou ne sait pas le reste du monde. Mais je ne pense pas qu’un quelconque lien ait pu être établi : je me suis évertué à brouiller les pistes : mon premier roman au nom de Lex, je l’ai envoyé aux maisons d’édition depuis un bureau de poste d’Aix-en-Provence.

– Vous avez donc vu des gens…

– A part la postière, personne : je suis allé à Aix et j’en suis revenu à pied, en empruntant des chemins de traverse et en

dormant à la belle étoile.

– Eh bien, ça doit faire une sacrée trotte !

– Oh, cent, cent cinquante kilomètres tout au plus. C’est en tout cas beaucoup moins que pour venir de Paris. Et puis, j’étais jeune à l’époque. Je suis d’ailleurs retourné à Aix six mois plus tard pour voir s’il y avait un pli en poste restante, au nom de Lex. Il y en avait effectivement un qui m’attendait depuis quatre mois. Avec un chèque au porteur arborant une fort jolie somme. Dès que je suis revenu ici, j’ai demandé au père Maurier d’aller en Suisse.

– Et il y est allé à pied ?

– Non, j’avais désormais les moyens de lui payer la première classe ! Mais, dites-moi, vous ne préférerez pas continuer en buvant l’apéritif ? Nous avons tout le temps, pendant que le repas cuit.

– Eh bien, oui, volontiers. Mais – excusez-moi de revenir à la charge ; c’est un peu mon métier qui veut ça – êtes-vous sûr que les gens de cette fondation ne vous connaissent pas ?

– Certain ! Comme je vous l’ai dit, je ne sais pas ce que le monde extérieur sait de moi. Mais je suis persuadé que mes mandataires n’ont jamais cherché à deviner qui j’étais. Quant à

vouloir m’assassiner, cela serait tout bonnement insensé : n’oubliez pas que je les nourris. »

Le claquement de la bouteille de pastis sur le plateau appuya cet argument que Lex devait juger imparable. Je ripostai pourtant :

« Serait-ce une raison suffisante ? Vous savez, il existe parfois des motivations obscures qui transforment des gens insoupçonnables en criminels. Dans le cas de ces gardiens de trésor suisses, il serait donc intéressant – je le maintiens –

d'établir si un indice quelconque n'aurait pas risqué de les mettre sur vos traces. Je ne sais pas, moi, un formulaire qu'il vous a fallu signer ou bien des questions qu'ils auraient posées au père Maurier ou encore le nom que vous avez donné à cette fondation ?

– Non, je n'ai jamais eu à remplir le moindre document. Et le père Maurier n'aurait pas trahi ce secret : j'avais remis un peu de lumière dans sa vie. Il me prenait pour un nouveau fils. Et plus proche encore que le vrai.

– Oh, vous savez, les liens de famille ne font pas tout. Et le nom de la fondation ?

– Il faudrait être fort pour en tirer des conclusions : elle s'appelle "Merci". »

Un peu surpris, je n'emboîtai pas immédiatement le pas de l'écrivain qui venait de quitter la pièce, chargé de son plateau garni de verres, de glaçons et des ingrédients pour la mauresque. Mais dès que je l'eus rejoint dehors, je repris mon interrogatoire – fort intéressant au demeurant, puisque, pour la première fois depuis mon arrivée à Pensegarde, je prenais connaissance d'éléments dont je ne supposais même pas l'existence vingt-quatre heures plus tôt.

« Merci pour quoi ? lançai-je, tout en m'asseyant à la table où Lex commençait à doser anis et orgeat.

– Merci pour m'avoir permis de vivre de ma plume ! J'avais déjà eu cette idée au moment de concevoir mes cinq

premiers romans ; ceux que j’avais écrits sous mon vrai nom, quand j’étais encore Jacob Lieberman. »

Il s’interrompit pour compléter les deux verres avec de l’eau fraîche puis reprit :

« J’étais en effet tellement persuadé que mon écriture me ferait vivre, que j’avais déjà décidé de lui dire “merci”. Ainsi, la première phrase de mon premier roman commençait par un

“M”, pour le second, c’était un “E”, etc.

– Ça, je le savais.

– Ah, vous êtes observateur !

– Eh oui : je suis payé pour ça ! » claironnai-je, en saisissant le verre qu’il me tendait.

Nous trinquâmes puis, après avoir avalé une première gorgée de mauresque, je me lançai dans une démonstration que j’espérais capable d’effacer mes insuffisances oratoires précédentes. Je n’étais d’ailleurs pas fâché de pouvoir enfin reprendre la main dans cette discussion que Lex avait menée de bout en bout. Pourtant, bien que je me sois senti ridicule sans contestation possible, rien ne me prouvait que Lex avait la même idée. Tout dépendait de la réponse à une question : m’avait-il vu sauter par la fenêtre ?

« Ce n’est pas uniquement l’observation qui m’a permis de mettre au jour ce message, composé avec les premières lettres de vos romans policiers, déclamai-je sentencieusement. C’est aussi la réflexion : en fait, j’étais assez intrigué par l’ordre dans lequel les meurtres avaient eu lieu. Ça ne collait pas avec l’esprit organisé de mon criminel : alors qu’il avait respecté avec une exactitude

forcenée la trame de vos ouvrages, il s’était permis de ne pas les utiliser dans l’ordre de leur rédaction. J’ai passé des heures à les examiner. Et j’ai constaté qu’avec les premières lettres de ces livres, classés selon la date à laquelle vous les aviez écrits, on pouvait effectivement composer le mot “merci” ; mais qu’en les disposant conformément à la succession des cinq assassinats réels dont ils étaient le scénario, le mot qui apparaissait était : “crime”. »

Tout en me désaltérant à nouveau, je scrutai le visage de Lex.

Et je pus enfin y discerner un léger trouble. Il m’en apporta la preuve en me laissant continuer, sans avoir commenté mes paroles :

« Ne trouvez-vous pas impressionnant qu’il ait fignolé son plan mortel jusqu’à y inclure ce détail de votre œuvre ? Même le simple fait qu’il ait découvert ce jeu de lettres et qu’il se soit plu à le déformer démontre qu’il a dû étudier vos cinq premiers livres pendant des semaines, des mois, des années peut-être. Il vous connaît jusqu’au bout des doigts et a appris à penser comme vous. A moins qu’il ait toujours pensé comme vous… »

Il me sembla que Lex se forçait à réagir lorsqu’il balbutia :

« C’est effectivement… comment dire ? … non pas admirable

– car ces crimes restent atroces – mais… déconcertant, oui, déconcertant, je le reconnais. »

Il me confirmait le sentiment que j’avais eu. Je repris, d’un ton ferme et assuré, tout à l’opposé du sien :

« Nous sommes d’accord. Mais il n’a pas seulement étudié vos écrits. Après s’être approprié votre pensée, il devait s’introduire dans votre intimité, faire sien chaque détail de votre vie dans ce hameau.

– Il semble en effet en savoir beaucoup à mon sujet.

– Eh oui ! Il sait où vous rangez vos scies, à quelles heures vous vous absentez de chez vous…

– Et aussi que ma Bible a une jaquette d’une couleur peu commune.

– Oui. Vous avez raison : quand je l’ai vu, ce matin, ce bordeaux passé m’a effectivement sauté aux yeux.

– Et quand vous l’avez citée hier, j’ai tout de suite fait le rapprochement avec ce fragment qui en avait été arraché il y a quelques mois. Vous voyez, votre meurtrier est déjà venu plus d’une fois ici, et à des moments où j’étais seul. Il est entré dans mon bureau pour déchirer la couverture de la Bible, il est entré dans mon atelier pour voler une scie. Il est aussi allé dans la cuisine, à plusieurs reprises, pour me subtiliser mes couteaux.

Je ne sais pas si vous avez remarqué le billot, sur le plan de travail, à côté de l’évier ?

– Si, évidemment : je suis dressé pour tout remarquer.

– Eh bien, j’avais cinq couteaux dessus : il ne m’en reste plus qu’un. Là où je veux en venir, c’est qu’il a eu plus d’une occasion de me tuer et qu’il ne l’a pas fait. Cela rejoint ce que

je vous disais cette nuit et tout à l’heure encore : je pense très sincèrement que je ne crains rien. »

La conviction avec laquelle il asséna cette affirmation me démontra que l’émotion que j’avais discernée chez lui, si elle avait été bien réelle, n’avait été que très éphémère.

« Pour ma part, je suis persuadé que vous faites erreur, rétorquai-je vivement, comme pour contrebalancer ce retour de confiance de mon interlocuteur. Le meurtrier ne pouvait pas vous tuer plus tôt : cela n’était pas conforme à son plan.

Mais maintenant qu’il a assassiné un J, un A, un C, un O et un B, il peut passer à la suite : le L de Lieberman. Et c’est pour cela que, comme je disais en arrivant hier, j’ai besoin de vos lumières : vous devez me dire comment va se produire le sixième crime.

– Mais comment pourrais-je le deviner ? s’exclama-t-il, visiblement interloqué.

– Parce que vous êtes le seul à connaître la trame de votre sixième roman noir.

– Mais… mais je n’ai jamais écrit de sixième roman noir !

Quand j’ai décidé de venir m’isoler ici, j’ai catégoriquement modifié mon style, ma méthode, mais j’ai aussi définitivement renoncé à ce que la moindre mort violente surgisse de ma plume. Il n’y a donc pas de sixième roman noir, ni signé Lex, ni signé Jacob Lieberman, qui puisse dicter un sixième crime à votre tueur.

– Il doit pourtant y avoir quelque chose. Faites un effort. J’ai besoin de savoir ; c’est mon seul espoir de piéger ce sadique qui vient me narguer jusqu’ici. Mes quatre suspects ont de tels alibis, je suis bloqué de toutes parts : je nage dans la présomption sans approcher la moindre certitude ! Alors, je vous en prie, creusez-vous la tête, essayez de vous souvenir si, avant de quitter Paris, il y a quarante-trois ans, vous

n’aviez pas prévu d’écrire ce sixième roman ; si vous n’en aviez pas jeté une trame sur une feuille qui aurait pu tomber entre les mains de quelqu’un ; ou même – ce qui serait encore mieux – si vous

n’en aviez pas parlé à l’une de vos relations. Si vous retrouvez ce souvenir, avec un visage, un nom, vous serez sauvé.

– Sauvé ?

– Oui, car l’on connaîtra le plan que s’apprête à appliquer ce monstre. Et on le coincera !

– Je comprends votre démarche, et la trouve astucieuse. Mais, je suis désolé, je n’ai pas de sixième crime à vous proposer : pas une page, pas une ligne, pas même une idée.

– Cherchez, vous dis-je, cherchez dans votre esprit, dans votre cœur, une victime, le scénario d’un meurtre, quelque chose d’enfoui… Revenez avant 1962 et cherchez quel peut bien être le sixième crime.

– Non, non, vraiment, inutile d’insister…En plus, ce que vous dites ne tient pas debout : mes cinq romans policiers formaient le mot “merci”. Je n’avais rien à y ajouter. Si votre criminel me connaît si bien et veut calquer ma pensée, il doit s’arrêter là où je me suis arrêté.

– Evidemment que non. Car sa logique, même très proche de la vôtre, est différente : lui, ce n’est pas un simple “merci” qu’il a voulu laisser comme message ; c’est “crime”. Et ce mot

“crime”, rien ne nous dit qu’il ne désire pas le mettre au pluriel. Etes-vous sûr qu’il n’y a pas, quelque part, un texte

de Lieberman, commençant par un “S” ? Réfléchissez bien : une vie dépend de ce “S”. »

5

La musique ne me sortit pas de mon sommeil, la nuit suivante.

Je l’espérais, éveillé, assis sur mon lit.

Je me levai dès qu’elle débuta. Je me sentais plein d’énergie, prêt à tout affronter : Lex, les ombres, volontaires ou non, de ses paroles, son futur assassin, la vérité… Et les trois heures que j’avais passées, figé dans l’obscurité à guetter tous les bruits, n’avaient pas amolli cette détermination. Au contraire : enfin, mon intervention à Pensegarde reprenait le visage d’une vraie enquête policière. Attendre, dans la nuit, sans bouger mais tous sens aux aguets, c’était agir – même si l’immobilité nécessaire à cette tâche pouvait suggérer une impression opposée. Car je retrouvais, avec netteté et une certaine délectation, la tension associée aux filatures, aux planques, à tous ces guets-apens que l’on tend aux malfaiteurs – qu’ils aient ou non du sang sur les mains. Ma chambre à Pensegarde était néanmoins plus agréable que certains recoins crasseux où j’avais eu à me camoufler par le passé, à l’affût de flagrants délits.

Cette fébrilité ne retomba pas quand la musique se fit entendre. En m’éloignant du lit pour gagner la porte, j’étais convaincu que de grandes choses s’annonçaient. Je pressentais que tout allait basculer dans les moments qui viendraient.

Serait-ce quelques minutes, quelques heures ? Je ne le savais pas encore ; mais la fin était proche.

La journée qui venait de s’achever n’avait pourtant pas été inutile. Les mots, les gestes, l’attitude globale de Lex m’avaient effectivement utilement renseigné. Mais ça avait été long, très long, trop long. J’étais arrivé ici avec l’idée que je venais chercher une solution, nette, rapide, définitive, comme un livre que l’on ferme et que l’on rend au silence d’une étagère.

Affaire classée.

Or, plus de trente heures s’étaient maintenant écoulées et je restais les mains vides. C’était comme si, voulant lire un roman d’espionnage réputé passionnant, j’étais forcé d’avaler, avant

cela, une préface épaisse, bourrative, atrocement didactique, amphigourique jusqu’à l’écœurement, écrite par un infâme et soporifique politologue. Le pire était que tout en pestant contre ce frein imposé à mon enquête, j’y prenais du plaisir. Il faut reconnaître que Lex n’avait rien d’un infâme et soporifique politologue.

Le déjeuner du deuxième jour m’en apporta une preuve supplémentaire. Les truites en papillotes étaient succulentes et le Sancerre blanc qui leur tenait compagnie n’était pas en reste.

Un exemplaire moment de plaisir. Il ne manquait, en somme, pour retrouver l’enchantement du dîner précédent, que les fables improvisées de l’écrivain. Mais Lex s’abstint de laisser courir son imagination cette fois-ci. Ce qui était préférable, si je souhaitais voir mon enquête progresser. Sans doute privilégiait-il la douceur du soir pour voguer dans l’imaginaire.

C’est en tout cas ainsi que je m’expliquai son silence. Et je lui présentai donc mes suspects.

Quand j’étais arrivé à Pensegarde, ils étaient quatre : Vivien Farber, Arnold Garraud, Marie Lieberman et Tobias Lieberman. A ma grande surprise, Lex s’offusqua que je me permette d’accuser celle qui avait été son épouse du treize août 1954 au seize avril 1962 et celui qui était né de cette union.

« Je suis désolé si je vous ai choqué, répondis-je, réellement sincère. Je ne pensais pas que tant de temps après vous seriez encore si attaché à eux.

– Le temps ne fait rien à cela.

– Oui, j’imagine que vous deviez déjà être détaché au moment de partir. »

Le regard de Lex se noircit encore. Je me sentis presque forcé de reposer, sans avoir bu, le verre de vin que je venais de saisir.

« Pourquoi vous êtes-vous excusé de m’avoir choqué ? siffla-t-il, contenant avec peine son courroux. Vous avez apparemment choisi de continuer dans cette même voie.

– Oh, je vous demande pardon, je ne pensais pas…

– N’est-ce pas votre métier, pourtant, de penser ?

– Euh... si, mais…

– Dans ce cas, si vos pensées ne sont que des a priori et des déductions irréfléchies, vous devez bien souvent envoyer des innocents en prison ! »

Etait-ce basse vengeance ? Je me sentis en tout cas aussi vexé que lui. Mon ton s’inspira donc de l’aigreur du sien lorsque je lui répliquai :

« Rassurez-vous, monsieur Lex, je ne sais peut-être pas deviner les sentiments d'un auteur de génie, mais je ne me trompe jamais quand il s'agit de coffrer un criminel. Peut-être qu'eux et moi, en tant que représentants du bas peuple, sommes plus proches les uns des autres que je ne le suis de l'olympe intellectuel que vous habitez.

– Pourquoi devenez-vous agressif ? Est-ce ainsi que vous cherchez à vous faire pardonner de m'avoir blessé ? »

Sa voix était redevenue douce. Ses yeux sans colère offraient maintenant un simple nuage de tristesse, humble et ouvert. Je me sentis invité à revenir moi-même à un langage moins belliqueux.

« Non, je… j'allais dire "Je suis désolé" ; mais je ne sais pas si vous me croiriez encore, bredouillai-je.

– J'aurais du mal, rétorqua-t-il. Mais bon, peu importe, je vous pardonne. Je comprends aussi ce que vous pensez : vous devez vous dire que je suis un parfait scélérat pour avoir abandonné femme et enfant et être venu me terrer ici. Mais il le fallait.

J'avais besoin de tout quitter pour me trouver moi-même. Et je devais me trouver pour que le reste du monde reconnaisse enfin ma valeur. Une valeur qui, jusque là, avait été méprisée.

Car, même si vous jugez que ce que j'ai écrit sous le nom de Lieberman est une abjecte bouillie sanglante, je reste persuadé que ces cinq romans avaient leur place dans la littérature. Il y avait des idées éblouissantes, une construction soignée, rigoureuse, un style fort…

– Servi par un auteur modeste ! » ricanai-je.

Lex répliqua tout de go : « Quand des millions de lecteurs vous trouvent magnifiquement brillant, c’est leur faire affront que de se rabaisser en feignant la modestie. »

Je ne pus m’empêcher de sourire. Mais ce n’était plus pour me moquer et, dans le but de le prouver, je levai mon verre à la plaisante évidence que le génie venait d’exprimer :

« Je salue votre clairvoyance !

– Je vous en remercie », répondit-il en imitant mon geste. Il but une gorgée puis reprit son éloge, singulièrement vaniteux, mais assurément juste.

« L’idée qui me guidait à l’époque, énonça-t-il, était que l’on n’écrit pas bien sans faire un peu de mal. A soi et au lecteur.

C’est un risque, certes, un risque de ne pas plaire ; et j’en sais quelque chose. Mais écrire est de toute façon un risque. Alors, lire doit en être un de même. L’écrivain n’est pas là pour servir du lait sucré. Sinon, qu’en reste-t-il ensuite : rien ! Avalez n’importe quoi après cela, même un simple verre d’eau, et le goût disparaîtra de votre bouche. Mes pages étaient d’une tout autre saveur : envenimées d’épices, nourries de feu, engorgées de tanins âpres et épais, ruisselantes de substances consistantes, qu’elles fussent moelleuses ou coriaces, et qui s’unissaient harmonieusement pour révéler un goût unique car inconnu. Le goût de la mort peut-être ; à côté duquel le plus voluptueux des vins paraît une eau de source.

– Cette saveur exceptionnelle fut reconnue dans tous vos livres ; du moins, tous ceux que vous signâtes Lex.

– Mais elle était déjà dans les cinq que j’avais écrits sous mon vrai nom. Le problème était simplement que l’époque n’était pas prête. On préférait à la sève bouillonnante et

riche de mes écrits les errements ennuyés et fadasses de certaines jeunes filles.

– Mais ce genre “fadasse” existe toujours, et nourrit grassement certains de ses séides, rassurez-vous pour eux. Il n’a d’ailleurs jamais cessé. Ne pensez-vous pas que ce soit plutôt vous qui ayez changé ? Qui ayez réussi à vous surpasser, à ajouter à vos créations, aux ingrédients pourtant nombreux, l’infime mais indispensable pincée de sel qui leur faisait défaut ?

– Si, bien sûr, mais Lex couvait déjà quand j’étais Lieberman !

Je le maintiens coûte que coûte ! Je n’étais simplement pas compris. Mais ce que vous venez de dire me désole : comment

est-il possible que l’on écrive encore dans ce style plat, vide, mièvre que je détestais tant ?

– Oh ! Rassurez-vous, il n’y a pas que cela : sans atteindre votre talent, bien d’autres auteurs ont enchanté les quatre dernières décennies de pages incomparables. Vous les auriez sans doute trouvées goûteuses, si vous les aviez lues.

– Peut-être, on ne peut pas savoir. Et ce n’est pas maintenant que je vais me mettre à lire. Surtout si vous me dites qu’il existe encore de ces plumitifs creux et sucrés ! ces explorateurs d’états d’âmes narcissiques ! ces géographes du nombril !

– Vous n’avez jamais ouvert un livre depuis quarante-trois ans ?

– Jamais ! Ni un livre, ni un journal, ni même une lettre, puisque je ne reçois aucun courrier. Je ne sais pas si c’est

une aberration, une trahison, mais c’est ainsi : le plus grand romancier du monde n’est pas bibliophile ! Il ne lit pas, il se contre-fiche de savoir ce que ses frères de plume ont pu commettre depuis quarante ans, et il n’a même pas des kilomètres de rayonnages croulant sous des tonnes de Rabelais, de Montaigne, de Corneille, de Rousseau, de Diderot, de Stendhal, de Balzac, de Hugo, de Dumas, de Baudelaire, de Zola, de Claudel, de Giono, de Sartre, de Camus …

– Et Modiano et Djian et Le Clézio…

– D’où sortent ceux-là ? Peu m’importe d’ailleurs : qu’ils soient remarquables ou non, ils sont à mes yeux aussi insignifiants que leurs illustres prédécesseurs ! N’avez-vous pas compris pourquoi je suis ici ? Loin des yeux, loin de l’esprit ! Voilà mon credo. Si je me suis isolé c’est uniquement pour réapprendre l’écriture, sans influence, sans désir d’imiter ou de suivre une mode ou de contredire mes aînés ou de contrecarrer mes pairs.

L’écriture pour l’écriture, sans volonté ni de séduire ni de détruire. L’écriture hors du monde. L’écriture sans tâche.

Renaître à la création littéraire avec la même innocence que celle du premier artiste lorsqu’il inventa la jouissance d’appliquer des couleurs sur les parois de sa caverne.

– Vous me voyez sceptique.

– Pourtant, certains des auteurs que nous avons cités, mais d’autres aussi, ont fait le même genre d’expérience que moi : ils se sont aventurés dans des redécouvertes de l’écriture, par l’enfantement de nouvelles images, de nouvelles formes, de nouvelles couleurs. Mais cela, ils l’ont fait en s’éloignant d’eux-mêmes et de la réalité par des moyens détournés et tous aussi nocifs les uns que les autres : l’opium, l’absinthe,

l’alcool, la luxure, le mysticisme ou que sais-je encore. Moi j’ai simplement choisi de revenir à la vérité en effaçant le monde qui m’entourait, tout en gardant la réalité de la vie. Oseriez-vous dire que cela n’a pas donné un résultat splendide ?

– Non. Je le reconnais : sans jamais y mettre les pieds, vous faites la loi dans le microcosme littéraire. N’était-ce pas votre but, d’ailleurs ?

– Si, c’était exactement cela. Mais employez-vous cette expression “faire la loi” totalement gratuitement ou sous-entendez-vous quelque chose ?

– Je pense que vous savez parfaitement ce que je sous-entends. »

Il me sourit :

« Alors, ça aussi, vous êtes au courant ?

– Eh oui, monsieur Lex : vous devriez finir par admettre que j’en sais plus à votre sujet que ce que vous pouvez imaginer.

– Cela m’étonnerait : le savoir ne pourra jamais dépasser l’imagination.

– Ne hérissez pas vos aphorismes comme un animal affolé dresse ses piquants : ce que je vous dis est on ne peut plus vrai et votre rhétorique n’y changera rien. Revenons-en plutôt à nos moutons ; ou plutôt à nos suspects. Et cette loi dont je parlais nous permet d’aborder le cas du premier d’entre eux : Arnold Garraud. Vous l’avez vu pour la dernière fois le seize avril 1962. Il y a quarante-trois ans et un peu plus de quatre mois. Depuis, il a bien changé. Pas uniquement parce qu’il a vieilli. Editeur reconnu à l’époque,

il a subi, par la suite, une série d’échecs qui l’ont peu à peu mené à la ruine.

– Garraud ? Ruiné ?

– Oui. Et non seulement ruiné, mais aussi méprisé par tous ceux avec lesquels il fricotait antérieurement. Enfin, les seuls qui le méprisent encore sont ceux qui ne l’ont pas oublié… »

Le visage de Lex avait recouvré sa rigide impassibilité.

« J’imagine qu’une telle nouvelle ne doit pas vous laisser indifférent, continuai-je. Même si vous vous retranchez dans ce silence dont vous êtes passé maître. N’est-ce pas avec Garraud que vous vous êtes disputé, le dernier jour avant votre dispari-tion ? Cela faisait des années que vous tentiez de placer vos écrits auprès de cet homme important. Et ce soir-là, peut-

être un peu éméché, Garraud vous a craché au visage tout ce qu’il pensait de vous. Oubliées les phrases creuses et polies qui vous renvoyaient précédemment dans vos pénates ; ce soir-là, ce n’était plus : “Faites un effort, Lieberman”, “Réécrivez cela Lieberman”, “Vous êtes un peu en décalage avec les autres auteurs que nous publions habituellement, Lieberman”. Non, ce soir-là, ce fut : “Vous êtes nul, mon pauvre Lieberman !

Nul, zéro, rien. Et vous aurez beau tenter tous les efforts que vous voudrez, vous ne parviendrez jamais à sortir la tête de ce néant dans lequel vous pataugez. Voyez-vous, dans la littérature, comme dans la vie, ceux qui survivent sont ceux qui font progresser l’espèce : soit parce qu’ils donnent à leurs semblables la nourriture et donc la force d’avancer ; soit parce qu’ils deviennent eux-mêmes les guides qui tracent la route ; soit, s’ils sont vraiment exceptionnels,

parce qu’ils créent une nouvelle espèce qui laisse loin derrière la précédente. Tant que vous n’aurez pas compris cette loi de la vie et de la littérature, vous resterez le rien que vous pensez ne pas être.” »

Lex ouvrait de grands yeux éberlués. N’ayant aucune illusion sur mes aptitudes de comédien, je comprenais aisément que, plus que ma prestation, c’était mon texte qui le tétanisait ainsi.

Il parvint pourtant à se reprendre et confirma la justesse de ce que j’avais ressenti :

« En effet, c’est exactement ce que Garraud m’a dit. Les mots sont peut-être différents, mais les idées et le mépris sont

parfaitement restitués. Comment avez-vous pu obtenir un rapport si fidèle de cette altercation ?

– Mon enquête m’a fait rencontrer bien des témoins, vous savez. Et tous ne vous ont pas complètement sorti de leur mémoire.

– Et vous ont-ils dit, ces témoins, ce que j’ai répondu à Garraud ?

– Oui, vous avez riposté : “Détrompez-vous mon pauvre Garraud ! Je me refuserai toujours à comprendre toute loi ; et je ferai et deviendrai bien mieux que cela ; je serai bien mieux que ces nourriciers, ces guides et ces mutants au service de votre loi : je serai moi-même la loi.” »

De nouveau, Lex laissa glisser un silence entre nous. Puis il commenta :

« Une fois encore, la précision de vos informations me laisse pantois.

– Et la suite révéla que vous n’aviez pas tort : votre premier roman signé Lex, dressant les barricades de chapitres éblouissants, faisant cracher les canons d’un style inédit, incroyable, impossible, mit littéralement à sac le monde littéraire : ses codes, ses dogmes, ses références, ses habitudes croulèrent sous le feu de votre génie, tandis que les ministres de cet empire dévasté se mettaient à genoux devant la guillotine que vous veniez d’ériger. Car Garraud ne fut pas le seul à tomber. Il devint pourtant l’exemple vivant de ceux qui ne comprirent pas l’abrogation des anciennes lois et la naissance d’un nouveau régime. Il avait vu ses publications reléguées en seconde zone lorsque sortit votre premier roman.

Mais il pâtit encore de votre talent les années suivantes et dégringola alors de fiasco en fiasco. Il tenta parfois de reprendre le dessus, par des coups d’esbroufe, des livres qu’il pensait bouleversants mais qui s’avérèrent pâlissimes en comparaison des vôtres. Alors, après avoir misé six fois, sept fois, dix fois, sur des étalons ruineux que vous distançâtes malgré tout sans la moindre peine, il mit fin aux activités de la maison Garraud en 1971. Dura lex, sed lex.

– Et cela ferait de lui un suspect ? Non, je ne peux pas l’envisager ! S’il sait que Lieberman est devenu Lex, il devrait être fier d’avoir déclenché cette “révolution”.

– Il l’aurait été mille fois plus de pouvoir vous publier. Il ne lui reste que l’amertume d’avoir raté sa chance.

– Je vous laisse maître de vos jugements.

– Ce jugement se base sur une étude psychologique poussée du personnage. Nous sommes dans une enquête policière,

monsieur Lex, pas dans un roman : rien n’est laissé au hasard.

– Soit, je ne remets pas en cause vos méthodes d’investigation.

Mais que Garraud veuille me tuer, je ne peux me résoudre à le croire. Pour le mépris, il était roi ; pour le courage, il cédait sa couronne sans hésitation.

– Pour les grands criminels, la folie tient bien souvent lieu de courage.

– Bon, d’accord, je vois que vous ne voulez pas lâcher le morceau ! Mais si vous avez raison, si Garraud m’estime responsable de sa déchéance, pourquoi n’est-il pas venu me tuer directement ? Pourquoi ce massacre de cinq innocents ?

– Comment pourrais-je le savoir ? Les motivations d’un déséquilibré sont rarement explicables. Et puis, il lui a fallu attendre de savoir où vous étiez.

– Mais cela fait plus de vingt ans que l’on m’a déniché ! La vengeance serait-elle plus exquise lorsqu’elle est faisandée plutôt que simplement froide ?

– Je ne sais pas. Peut-être a-t-il eu besoin de temps pour concevoir son plan. Peut-être sa raison s’est-elle détériorée tardivement et ne lui a fait amalgamer votre succès et sa décrépitude que récemment. Peut-être est-ce la visite de Vivien Farber qui a réveillé en lui de mauvais souvenirs.

– Vivien Farber ? C’est votre deuxième suspect, il me semble.

– Oui. Car lui aussi, vous avez anéanti sa vie. Comme celle des autres.

– Quels autres ?

– Laissez-moi vous parler de Farber. Nous verrons les autres ensuite : chaque chose en son temps et le meilleur pour la fin.

Le nom de Farber vous évoque-t-il quelque chose ?

– Non, je ne vois pas.

– Je vous crois, cette fois-ci ; enfin, je veux dire que j'accepte de mettre cela sur le compte de la mémoire et non plus de la mauvaise volonté : l'oubli n'est pas un mensonge. Même si le mensonge peut parfois aider l'oubli. »

Lex ne releva pas et je continuai :

« En fait, Vivien Farber est le premier chroniqueur littéraire à être venu vous déranger ici. C'était en 1982.

– Ah oui, maintenant que vous le dites, ça me revient : c'était un petit joufflu, tout frisé.

– Il est un peu plus dodu et un peu moins chevelu maintenant, mais son portrait peut effectivement se résumer ainsi.

– Oui, il a dû changer. Je pense que sa dernière visite doit remonter à une bonne quinzaine d'années.

– Dix-neuf ans, pour être exact.

– Dix-neuf ans ? Eh bien ! Que le temps passe ! Enfin, quoi qu'il en soit, s'il m'a marqué – son visage, du moins – c'est parce qu'il est venu sept ou huit fois en l'espace de trois ou quatre ans. J'étais à deux doigts de le trouver envahissant.

– Je comprends. Mais comprenez vous aussi qu’il avait toutes les raisons de vous envahir : vous êtes toute sa vie. Il l’a entièrement consacrée à disséquer votre œuvre et à y chercher des signes qui pourraient lui révéler où vous pouviez bien vous cacher et quelle était votre véritable identité.

– Et comment y est-il parvenu ?

– Ça, je vous l’expliquerai plus tard. Le principal est qu’il ait trouvé votre résidence et votre vrai nom : Jacob Lieberman.

Mais cette dernière découverte ne date que de quelques années. Vos efforts pour effacer toute piste avaient effectivement été d’une remarquable efficacité. Vous vous rendez compte : pendant dix-sept ans, on vous a cherché partout, sur toutes les rivieras, dans tous les paradis fiscaux, dans tous les quartiers chics et les soirées culturello-mondaines. Car on en était même venu à imaginer que Lex n’était en fait pas un novice, mais un écrivain célèbre,

simplement désireux d’offrir au monde des œuvres exceptionnelles que l’on pût admirer pour elles-mêmes et non pour le nom de leur auteur. Un peu comme Romain Gary s’était dissimulé derrière Emile Ajar.

– Je connais le premier nom, mais le second ne me dit rien.

– Oui, bien sûr. Excusez-moi : j’oubliai qu’à l’époque de l’aventure Ajar vous étiez déjà retranché ici depuis longtemps.

Mais passons. Revenons à Vivien Farber, celui qui vous débusqua dans votre repaire. Charmant repaire, sans commune mesure avec ce que le Tout-Paris des lettres avait imaginé : on vous croyait aux Bahamas, à Monaco ou encore à St-Germain-des-Près et vous étiez dans un trou perdu au

fin fond de la Drôme. Mais la mission de Farber n’en était pas finie pour autant : s’il savait désormais que les œuvres de Lex étaient nées de la plume d’un ermite des collines, il lui restait à déterminer quelle était l’identité réelle de cet écrivain solitaire. Cette seconde énigme lui prit plus de temps : vingt-deux ans !

Imaginez cela : passer vingt-deux ans à épousseter grain par grain la pierre de Rosette de vos romans afin d’y dénicher le code qui lui permettrait de déchiffrer ce mystère. Et enfin, la révélation : Marie ! »

Le sourire qui illumina le visage de Lex aurait pu avoir mille noms : complicité avec celui qui avait percé ses secrets ; joueuse jubilation du concepteur de casse-tête recevant avec fierté le témoignage de ceux qui ont peiné sur ses arcanes ; condescendance du Sphinx pour Œdipe, ce minuscule mortel qui, pour un instant, s’est hissé au niveau de cet esprit unique ; amusement moqueur pour mon langage, pour mon souhait de faire des phrases, comme une envie de faire de la littérature sans écriture, de la littérature uniquement orale, le simple plaisir d’offrir des mots aux vents. Mais non, il n’était rien de tout cela, ce sourire. Il se prénommait simplement Marie. Et il reparaissait à l’extrémité d’un chemin de quarante-trois années.

« En prenant la première lettre de chacun de vos cinq premiers livres signés Lex, enchaînai-je, on peut reconstituer le prénom de Marie. Cela, Farber le trouva assez vite ; il eut bien plus de

mal, ensuite, à déterminer qui pouvait être cette Marie. Suivant l’une des théories la plus en vogue, selon laquelle Lex était un auteur connu rêvant d’anonymat, il étudia la biographie de tous ses contemporains, cherchant une Marie dans leur entourage… Si je vous dis qu’il en trouva des

dizaines, je ne vous surprendrai pas. Une autre idée lui vint alors : traquer l’acrostiche. En effet, établir comme règle que chaque livre que l’on écrit doit commencer par une lettre précise, dans le but de former, au bout du compte, un prénom, c’est assez peu commun. Si le même principe se retrouve dans l’œuvre d’un autre, cet autre sera Lex, pensa Farber.

– Le raisonnement n’était pas faux.

– Eh oui. Mais cette quête pharaonique demanda des années avant de donner un résultat. Car Farber commença par les auteurs les plus fameux, les princes des lettres, primés, reconnus, adulés, seule population dont Lex pouvait être issu, selon lui. Bredouille, il fut alors contraint d’élargir ses recherches aux niveaux inférieurs. Il passa des princes aux ducs, des ducs aux marquis, des marquis aux comtes, des comtes aux barons et puis descendit, s’enfonça, dégringola encore vers le tréfonds de la hiérarchie littéraire pour finalement aboutir au dernier rang : celui des auteurs que personne n’a jamais voulu publier.

– Dans le bas peuple des lettres, le sang est moins noble, mais souvent bien plus riche.

– Oh ! Ne vous offusquez pas ainsi : ma métaphore n’avait aucune valeur de jugement. Je souhaitais simplement présenter les choses comme elles sont : dans notre monde, il faut toujours des premiers et des derniers.

– Je le sais mieux que quiconque : j’étais le dernier et je suis le premier.

– Ce qui prouve que l’aristocratie des lettres accepte les plébéiens.

– Seulement au prix d’une lutte acharnée et de quelques têtes coupées.

– Vous pensez à Garraud ?

– Oui. Même si je ne savais pas que je l’avais ruiné, j’avoue que j’espérais en silence que mon succès avait pu rabattre son caquet.

– Il y a aussi Farber.

– Celui-là, je n’ai rien fait pour qu’il se détruise.

– Si. Car une fois qu’il eût trouvé une autre série de livres qui formaient un mot, il diffusa la grande nouvelle : Lex se nomme en vérité Jacob Lieberman. Tout le monde lui rit au nez. Cela faisait des années qu’on ne l’écoutait plus, tellement les théories qu’il avait bâties à votre sujet s’étaient toutes révélées plus farfelues les unes que les autres. Alors là, on ne prit même pas le temps de suivre sa démonstration. Je fus le seul à y porter attention, lorsque commencèrent ces crimes. Car quand le nom de Lieberman eut fait son apparition dans mon enquête, avec ces cinq livres dans un colis, je ne mis pas longtemps à remonter vers tous ceux qui l’avaient connu ou s’étaient intéressés à lui. Et je trouvai donc un ancien éditeur impécunieux et un journaliste monomane frappé d’ostracisme.

J’appris également que tous deux s’étaient rencontrés peu de temps avant, puisque Farber avait cherché un témoignage auprès de Garraud, afin de corroborer ses supputations sur le lien entre Lex et Lieberman. L’un comme l’autre avaient donc un mobile et tous les éléments du scénario en main. Ils se trouvaient donc à égalité avec les deux autres suspects : Marie Lieberman, née Marie Majorel, votre épouse ; et Tobias Lieberman, votre fils.

– Ah ! Vous vous attaquez encore à eux ? éructa Lex. C’est stupide ! Quelles motivations pouvez-vous bien leur avoir inventées ?

– Le désespoir. Imaginez-vous dans quel état vous les avez laissés ?

– Non, je n’imagine pas, monsieur : je sais.

– Vous savez ? Vous avez donc revu votre femme ?

m’exclamai-je, stupéfait.

– Jamais. Non, je ne l’ai jamais revue, pas plus que je ne sais ce qu’est devenu Tobias. Je sais pourtant quelles conséquences

mon départ a pu avoir… au moins pour elle. Je la connais suffisamment pour cela. Et c’est pour cette même raison que je crois que vous vous fourvoyez. Et puis, elle a mon âge. Elle était déjà menue, il y a quarante-trois ans, alors maintenant, je ne la vois pas poignarder, égorger, découper des cadavres.

Non, vous délirez ! Abandonnez cette idée. Sortez Marie de votre liste de suspects. Oubliez-la !

– Malheureusement, monsieur Lex, je ne peux pas l’oublier. Il me faut tout envisager, même ce que vous vous refusez d’admettre. La vérité est souvent douloureuse. Mais le moment semble proche où nous devrons, vous comme moi, la regarder en face.

6

Réfrénant l’énergie avec laquelle je m’étais dressé en entendant la première note de musique, je m’arrêtai à

l’entrée de ma chambre. Je m’appuyai sur le bord de la porte entrebâillée.

Même les yeux ouverts, je revoyais, sur le fond obscur de la nuit, cette maison en briques rouges, ces cerisiers en fleurs qui s’étaient glissés dans mes rêves la nuit précédente. Je pris le temps de parcourir avec Lex les méandres de ses notes ; on découvre tant de choses quand on se laisse aller dans le courant d’une mélodie.

Mais je n’avais pas veillé jusqu’à deux heures du matin pour me laisser piéger par une ritournelle. Je me secouai et sortis sur le palier. Je n’allumai pas, délibérément. Je pris l’escalier à tâtons. Je traversai la pièce principale du rez-de-chaussée, gagnai la porte d’entrée.

Arrivé sur le perron, je fus accueilli par la lueur qui émanait de la cinquième maison, à l’autre extrémité de la placette. Je descendis les marches de pierre, parcourus les quelques mètres qui me séparaient du tilleul et m’immobilisai contre lui. De là, je pus observer tranquillement la façade derrière laquelle jouait l’écrivain. Mais, à part ce mur, sa porte d’entrée et ses deux fenêtres éclairées, je ne voyais rien.

Peu m’importait, en fait : même sans pouvoir discerner le moindre détail de ce qui se déroulait à l’intérieur, je me sentais rassuré, à ce poste de vigie. Si le meurtrier voulait s’en prendre à Lex, il n’avait effectivement qu’une solution : c’était de passer par l’avant de la cinquième maison. A l’arrière, il n’y avait aucune ouverture au rez-de-chaussée, puisque la construction était adossée à la colline. Et pour ce qui était de la fenêtre de l’étage, j’avais bien réussi, la veille, à l’utiliser pour sortir, mais j’avais également pu constater qu’elle était trop haute pour que quiconque pût envisager de faire le chemin en sens inverse. Mon protégé était donc tranquille. Il pouvait continuer à baguenauder du bout des

doigts sur les crêtes noires et les plaines blanches de son piano.

En fait, ma seule inquiétude était que je risquais de m’endormir. Je reconnaissais effectivement la ballade délicieuse à laquelle j’avais failli succomber la nuit précédente.

J’étais bien incapable de mettre un nom sur cette partition, mais j’étais certain que c’était la même. Je luttais donc pour tenir mes yeux ouverts. Je m’écartai également du tronc épais sur lequel j’étais appuyé : en me redressant, je pensai pouvoir continuer à apprécier la musique tout en parvenant plus aisément à me maintenir éveillé. C’est à ce moment que je vis Lex. Il était debout, découpant sa silhouette solide dans le rectangle de l’une des fenêtres. Pourtant, le piano jouait toujours.

Je me plaquai de nouveau contre l’arbre, espérant que l’obscurité avait empêché le romancier d’apercevoir ce mouvement. Que devais-je faire ? Devais-je m’en tenir à la même ligne que la veille, lorsqu’il m’avait ordonné :

« Retournez vous coucher » ? Ou devais-je me montrer plus entreprenant, agir enfin, courir, enfoncer cette porte, découvrir qui était assis devant l’instrument noir ?

Mais, comme la veille, je restai cloué sur place, paralysé par je ne sais quelle force. Etait-ce cette musique ? la vision de Lex ?

le souvenir de sa voix qui, vingt-quatre heures plus tôt, m’avait renvoyé dans ma chambre ? Ou bien était-ce l’idée que lors de ce précédent intermède musical nocturne, j’avais aussi vu l’écrivain, debout devant moi, tandis que le piano continuait de jouer dans son dos. Je n’avais alors pas

plus réagi. Et j’avais bien fait, car, finalement, rien ne s’était passé. Alors pourquoi lui arriverait-il quelque chose ce soir ?

Cette idée me réconforta. Je me sentis en tout cas moins coupable de rester caché derrière le tilleul, tandis que mon hôte était en compagnie d’un mystérieux interprète. Mon métier exige normalement de ne pas laisser une question sans réponse. Je ne conçus pourtant aucun scrupule à oublier pour un instant cette exigence. En tout cas, jusqu’à ce que la musique cesse.

Je retins mon souffle. Adossé à l’arbre, je ne voyais même plus la façade de la maison où se trouvait l’écrivain. Je compris pourtant que quelques instants après la dernière note, il

éteignit : la placette perdit cette seule lumière. Une fois de plus, je pus constater que l’obscurité exacerbe les perceptions auditives : je distinguai très nettement la rotation de la poignée, puis le chuintement de la porte qui s’écartait et enfin un son mat lorsqu’elle revint au contact du chambranle.

Ensuite, aucun pas ne se fit entendre sur la pierre du perron.

Mais les graviers foulés m’indiquèrent peu après que l’on se rapprochait de l’arbre, qu’on le dépassait, puis que l’on s’éloignait en direction de la quatrième maison, celle où mangeait et dormait Lex. Je n’entendis plus rien ensuite.

Mes yeux avaient commencé à s’habituer à l’obscurité. Je tentai de déceler un mouvement, une forme. Mais je n’y parvins pas.

« Bonne nuit, monsieur Babalnic. »

Je tressaillis. Mais je ne pus répondre : déjà, le romancier ouvrait la porte, allumait et entrait dans sa cuisine. Il referma, comme s'il n'avait pas attendu la moindre réplique de ma part.

Avait-il uniquement cherché à me surprendre ? Une amère colère s'empara de moi. Mais je la contins : cela n'avait aucun intérêt d'aller houspiller Lex pour m'avoir fait sursauter ; il était bien plus urgent d'élucider ce mystère du pianiste inconnu.

Dégainant mon arme, je fonçai vers la cinquième maison, ouvris sans ménagement et allumai aussitôt. Personne. Le piano, en plein milieu, dominait de sa prestance le volume de la pièce. Trois mètres devant, à droite de la porte, je revis le fauteuil de cuir que j'avais déjà repéré la veille, sans en comprendre l'utilité. Maintenant, je devinai que c'était là que se plaçait Lex pour écouter son virtuose invité. Enfin, face au fauteuil, la grande armoire s'adossait au mur de gauche.

Je passai devant elle pour me diriger à grands pas vers l'escalier. Les marches furent gravies quatre à quatre et le palier m'accueillit de la mièvre clarté d'un plafonnier en verre dépoli.

Au premier coup d'œil, je constatai que les deux fenêtres étaient fermées : l'inconnu n'était pas sorti par là. J'ouvris la salle de bains, allumai, passai la tête : personne. La première chambre : personne à première vue. J'y entrai, vérifiai chaque

recoin, sous le lit, derrière la porte, dans les plis des rideaux.

Pas l'ombre d'un pianiste. Deu-xième chambre : même entrée brusque, même inspection rapide et même constat : pas âme qui vive.

Je m’avançai alors vers la dernière pièce, l’une des deux qui donnaient sur la placette et que je n’avais pu visiter la veille.

Serrant mon automatique dans la main droite, je posai la main gauche sur la poignée. Dans une seconde, j’allais me trouver face à un musicien ; ou une musicienne. Je ne savais pourquoi, mais cette seconde alternative me semblait plus probable : quarante-trois ans plus tôt, Lex avait rejeté toute relation avec le monde extérieur, refusant catégoriquement d’en avoir le moindre écho. Pour lui, Charles de Gaulle, John Fitzgerald Kennedy et Nikita Kroutchev dirigeaient encore leur pays respectif, André Malraux était ministre de la culture, le dernier prix Goncourt se nommait Jean Cau et l’on n’avait jamais posé un pied sur la lune. Mais si une femme, rien qu’une, avait accepté de partager sa retraite au milieu des oliviers, en jurant de ne jamais tenter de traverser l’écran qu’il avait dressé entre lui et les affaires du monde, cela n’aurait pas été une trahison de sa décision initiale. Il avait effectivement fait vœu d’isolement, mais peut-être pas de solitude.

Evidemment, tout cela n’était qu’un tissage de suppositions sans fondement qui s’activaient dans mon esprit. Mais il me semblait qu’une idée, bien plus solide qu’elles toutes, venait les étayer : sans une femme près de lui, l’artiste peut-il créer ? N’a-t-il pas nécessairement besoin de cette présence ? On parlera de muse, on parlera d’inspiratrice, on parlera aussi, plus prosaïquement, de maîtresse, capable d’offrir douceurs, tendresse, paix et repos pour ce cerveau en ébullition et ce corps maltraité sur l’ouvrage – et, éventuellement, dynamisé par des substances illicites et nocives. Mais n’est-ce pas grâce à une tout autre force que la femme incite l’homme à créer ?

Simplement par le fait qu’elle, de par sa nature, dispose de ce pouvoir de créer ; pouvoir que l’homme n’a pas.

En effet, elle modèle l’enfant en son sein, le porte à la vie, nourrit son petit corps, de lait, de mots, de caresses, de regards, de refrains susurrés ; elle bâtit ses jours, fait croître en

lui la connaissance, les convictions, elle l’aide à assembler des idées, des croyances pour qu’enfin il soit lui. Et l’homme que fait-il ? Rien, sinon, en quelques occasions, assister la créatrice.

Alors, jaloux comme un coq, il lui faut prouver que lui aussi peut faire naître quelque chose de ses efforts, de son existence : un livre, un tableau, une sculpture, une chanson, un exploit quelconque. Mais il lui faudra recommencer, encore, toujours et toujours plus. Car ce qu’il crée manquera toujours de l’essentiel : le souffle de la vie. Pourtant, cette activité présente pour lui un second avantage : elle lui permet de parader, de montrer la beauté de son chant et de son plumage, imitant, là encore, le comportement du mâle chez les gallinacés. N’est-ce pas pour cela qu’il y a plus d’hommes que de femmes artistes ? Parce que les femmes n’ont pas besoin d’éructer de retentissants cocoricos pour qu’on se tourne vers elles. Et surtout parce qu’elles ont mieux à faire.

Ces réflexions, jetées en vrac et brassées l’espace de quelques secondes, modifièrent néanmoins mon état d’esprit : si une femme se terrait derrière la porte que je commençais à pousser, je n’allais pas faire irruption avec autant de violence que ce que j’avais prévu initialement. Je l’imaginais plus facile à maîtriser.

Je me tenais néanmoins sur mes gardes : il me restait en effet à savoir quelles autres cordes que celles de son instrument cette pianiste avait à son arc. Amie de Lex ? Très certainement.

Confidente ? Sans doute. Amante ? Peut-être. Meurtrière ? Il ne fallait pas négliger cette éventualité. Tant qu'il n'y pas de coupable avéré, toute personne est suspecte. Même la plus inattendue.

Le battant de la porte s'écarta entièrement. Pointant mon arme dans l'obscurité, je passai la main gauche au-dessus de mon bras droit pour chercher l'interrupteur. J'allumai, découvrant un lit et une armoire. Un pas en avant me permit de voir qu'une commode, similaire à celle de ma chambre, occupait le pan de mur contigu au seuil, sur la droite. J'avançai encore.

Restai immobile quelques secondes. Il n'y avait évidemment personne.

Une fois encore je me sentis complètement idiot – sans que je sache combien de fois j'avais eu cette impression depuis le début de mon séjour à Pensegarde.

Je quittai la pièce sans éteindre ni fermer et je retraversai le palier d'une démarche lente, accablé par cette certitude que beaucoup de choses m'échappaient. Je redescendis l'escalier sans me presser, traversai la grande salle du rez-de-chaussée, et m'affalai dans le vieux fauteuil de cuir.

L'esprit vide, je m'absorbai dans la contemplation de la surface idéale du piano. Il me sembla tout d'abord que ce noir lisse, brillant, sophistiqué, dénotait quelque peu dans cette ambiance rurale et dépouillée. Mais je faisais erreur : ils s'accordaient. Et composaient ainsi une fidèle représentation de ce qu'est l'humilité. Car, humblement, le

décor, exempt de tout artifice, accueillait l’étranger aux ténébreux reflets. Et humblement, l’instrument inerte recevait de l’austérité environnante des leçons de silence. Et c’est ce partage, cet échange, cette entente qui l’autorisait à prendre possession du devant de la scène.

Il y avait pourtant l’armoire, haute, large, lourde. Elle aussi aurait pu revendiquer d’être maîtresse du lieu. Mais elle s’apparentait trop aux murs blancs et rugueux, aux tommettes irrégulières, aux poutres sombres, modelées de nœuds et de creux. Elle faisait partie du cadre et, de ce fait, ne pouvait prétendre à la moindre prééminence.

Comme pour me faire pardonner ce désobligeant constat, je passai un long moment à l’étudier, elle aussi, après avoir quitté le piano des yeux. Il faut dire que le fauteuil était plutôt orienté vers elle que vers l’instrument. Elle tombait donc sous le regard. Ecrasé par les doutes, je me sentais totalement incapable de penser à quoi que ce fût. Je me laissai donc aller le long des hautes portes du meuble, suivant du regard le portrait du temps que la nature avait ébauché dans le fil du bois et que l’ébéniste avait su comprendre et mettre en valeur d’une main aimante. Une question me vint pourtant : qu’y a-t-il dans cette armoire ?

Me secouant de ma torpeur, je me remis sur pied et m’avançai vers elle. Elle était fermée à clé. Et la clé n’était pas dans la serrure. Comme si mon esprit avait du retard à rattraper, les questions fusèrent. Pourquoi Lex verrouillait-il cette armoire ?

Ne laissait-il pas toutes ses maisons grandes ouvertes, de jour comme de nuit ? Que voulait-il dissimuler ? Etait-ce un élément de mon enquête ? Et si oui, pour quelles raisons l’aurait-il soustrait à mon regard ? Aurait-il voulu défendre le

meurtrier ? Mais dans quel intérêt, puisqu'il était assurément la prochaine victime désignée ?

Je compris l'ineptie des démonstrations que j'avais faites à Lex au cours du déjeuner : je sentis s'effondrer toutes les splendides théories que j'avais conçues pour étayer la culpabilité de chacun de mes suspects. Car elles n'étaient que des conjectures sans réalité, sans consistance, sans preuve matérielle. Alors que là, près de moi, résidait une certitude : il y avait quelqu'un. Je ne savais pas qui, mais je n'allais pas tarder à le savoir. Et j'avais déjà quelques fragments de son portrait : cette personne savait jouer du piano, était capable de pousser une voiture de faible gabarit dans un plan incliné. Elle pouvait aussi approcher Lex sans qu'il oppose la moindre résistance.

Elle pouvait même projeter de le tuer dans quelques heures sans qu'il en frémisse. De plus, elle se trouvait dans cette pièce quelques minutes avant que j'y entre. Et elle l'avait quittée sans laisser la moindre trace. A moins que…

Non, je me surpris à sourire face à la bêtise de la pensée qui germait dans mon esprit. Pourtant… pourtant je ne pus me défendre longtemps contre ce soupçon. Mon sourire s'effaça quand je réalisai que cette supposition était en fait très plausible, et qu'il s'agissait peut-être de la réponse à toutes mes questions : cette idée était tout simplement que la pianiste était dans l'armoire.

Je posai l'oreille contre le bois et retins mon souffle. Bien vite, pourtant, il m'apparut que c'était ridicule : comment peut-on obliger quelqu'un à jouer la sérénade puis à gentiment aller se coucher dans le fond d'un bahut campagnard ? J'avais bien fait

de sourire lorsque cette possibilité m’était apparue quelques secondes plus tôt. Comment allai-je résoudre cette enquête si je commençais à imaginer des choses pareilles ? Franchement, le

climat

doucereux

de

Pensegarde

ramollissait

dangereusement ma matière grise !

Je m’éloignai du meuble pour gagner la porte, tout en me fustigeant pour les niaiseries que j’avais conçues. Vraiment, quelle idée ! Quelqu’un dans l’armoire ! On ne vit pas dans une armoire ! On y range des objets, de la vaisselle, des vêtements, des partitions, peut-être, mais pas une personne. A moins d’être complètement fou. Ou que cette personne soit morte.

Mon pied venait de quitter la dernière marche du perron. Je m’immobilisai. Toute envie de rire à mes dépens m’avait quitté. La situation, que je croyais risible, devenait dramatique.

Car si la pianiste était morte, c’était de ma faute.

Lors de la nuit précédente, Lex avait dû réaliser que je m’étais rendu compte qu’il n’était pas seul dans cette pièce. Mais il avait laissé son “invitée” remonter se coucher, dans l’une des chambres que je n’avais pas pu fouiller. Et ce soir, il l’avait priée de jouer à nouveau pour lui. Mais après la

dernière note, il l’avait tuée, proprement, rapidement, sans laisser de traces, et avait enfermé son cadavre dans le grand meuble. Et pourquoi cela ? Tout simplement parce qu’il était vexé que j’aie percé ce secret de son intimité. Il prétendait depuis quarante ans qu’il avait épousé la solitude, qu’il y trouvait son inspiration, et moi, je venais de découvrir qu’il cachait une maîtresse mélomane !

Quelle infamie pour lui ! Il ne faut surtout pas que le monde l’apprenne ! Alors la maîtresse disparaît. Pour Lex, un secret vaut plus cher qu’une vie.

La suite m’apparut avec une cruelle logique : tous ses secrets, Lex me les avait fait connaître depuis deux jours. La prochaine victime, ce serait donc moi !

Ainsi, ce n’était plus le sixième, mais le septième crime qui se profilait. Car il était évident qu’avant la pianiste, il avait tué les cinq autres.

En repensant à eux, j’ai revu le rébus que constituaient leurs cinq prénoms. Et j’ai compris que le L sur le sixième marque-

page ne le désignait pas lui, Lex, mais sa compagne : “Madame Lex”.

C’était logique : seul Lex savait quels romans noirs il aurait pu écrire dans le prolongement des cinq premiers. Et le plus inquiétant était que seul lui savait combien il voulait en ajouter.

Il n’y avait de ce fait aucune limite à sa folie meurtrière, sinon celle de son imagination. Je la savais effroyablement féconde.

Plus cette hypothèse s’imposait dans mon esprit, plus je trouvais de matière pour la soutenir. Le mobile était évident

: Lex voulait venger Jacob Lieberman ; il restait persuadé que cet autre lui-même était un génie et qu'on lui avait fait l'affront de refuser ses œuvres ! Alors on l'avait contraint à se renier, à se fuir, à se terrer, à s'inventer un autre nom, un autre style.

Pour la littérature cela avait été un événement merveilleux ; mais pas pour lui. Car, lui, pendant ce temps, pensait toujours à Jacob Lieberman, à sa souffrance. Etre riche et célèbre, il s'en moquait : la preuve, il vivait loin de tous et dans la simplicité. Ce qui lui importait c'était sa vengeance : que l'on oublie Lex et que l'on reconnaisse que le seul génie c'était Jacob Lieberman. Car Lex ne faisait que transformer ses idées en mots ; alors que lui, Jacob Lieberman, était allé bien plus loin : il avait donné corps à son imagination ; un corps dont les premiers membres étaient cinq cadavres ; un corps qui n'avait malheureusement pas fini de se constituer.

Et puis, toutes les armes employées pour les meurtres venaient de Pensegarde ! Lex pouvait bien prétendre qu'on lui avait volé ces ustensiles, personne n'était là pour témoigner en sa faveur.

A l'inverse, lui avait été bien trop diligent à défendre les suspects dont je lui avais dépeint les portraits. Je comprenais maintenant ses motivations : il cherchait simplement à m'orienter vers lui. En disculpant les autres, il se désignait.

C'était une forme d'aveu ; certes difficile à cerner immédiatement. Mais n'avais-je pas, face à moi, le roi du sous-entendu, l'empereur du message crypté, le dieu des circonvolutions rhétoriques ?

En plus de tout cela, il m'apparut également parfaitement évident que Lex possédait un avantage par rapport à mes

quatre premiers suspects : il pouvait aller et venir comme bon lui semblait. Son personnel ne le voyait jamais ; il pouvait donc aussi bien partir musarder dans les collines alentour qu'aller assassiner quelqu'un à l'autre bout de la France, sans que quiconque remarque son absence. Cette liberté de mouvement, plutôt que de constituer une absence d'alibi, devenait dans son cas, un contre-alibi.

Le mobile, l'origine des armes, les dénégations de Lex pour innocenter mes quatre suspects, le contre-alibi, tout cela c'était bien beau ; mais je compris que ce n'était rien à côté d'un élément autrement primordial : ce que l'on appelle le profil du tueur. Car en mettant l'une sur l'autre la silhouette de l'auteur des cinq premiers crimes et celle de Lex, je ne pouvais que constater une concordance absolue. Et elle se résumait à une seule chose : l'obsession du détail. Pas le goût pour l'ordre, le penchant pour la précision, la volonté de ne rien laisser au hasard, la passion des jeux de lettres, l'amour des chiffres, de la symétrie, de l'exactitude, non, une obsession du détail qui amalgamait tous ces avatars et les sublimait en leur offrant la puissance d'un cerveau hors normes : celui d'un homme inégalable, à la fois génie littéraire et tueur impitoyable.

Parmi tous ces détails – qui, s'ils n'avaient été les pièces d'un jeu criminel, auraient semblé ridicules tellement ils étaient insignifiants – les chiffres me semblèrent subitement prendre une importance que je ne leur avais jamais supposée. Faisant demi-tour, je poussai de nouveau la porte de la maison au piano et retournai m'asseoir sur le fauteuil de cuir.

Pourquoi m'être autant appesanti sur les agencements de lettres et avoir négligé les chiffres ? “Merci”, “Crime”,

“Marie”, c’était important. Mais les âges des victimes et les lieux des meurtres ne l’étaient pas moins.

Bien sûr, dès le début, j’avais compris le troisième critère utilisé par l’assassin pour sélectionner ses proies : il y avait leur similitude avec des personnages de roman, il y avait l’initiale de leur prénom, mais il y avait aussi le fait que l’âge de ces pauvres gens, additionné au numéro du département dans

lequel ils avaient été tués, donnait, dans les cinq cas, le chiffre 100.

Ce rébus numérique était peut-être en lui-même une preuve que l’esprit qui l’avait conçu était bien celui de Lex. Bien sûr, ce qui me portait à croire cela, c’était, en premier lieu la façon dont ses livres étaient composés, avec un nombre de pages ou de mots bien précis, en rapport avec le nombre de personnages ou les caractéristiques d’autres de ses livres. Cela avait dû demander à l’écrivain un travail aussi titanesque que la quête de victimes à laquelle s’était livré l’assassin. Mais si tous deux étaient le même homme, la persévérance de l’un expliquait l’opiniâtreté de l’autre.

Je repensai aussi au fait que dans l’œuvre de Lex, aucune référence chiffrée n’était utilisée au hasard : une fois, c’était la somme de l’âge de deux personnages qui donnait le nombre de pages du livre ; une autre fois, c’était les dimensions d’un logement qui s’avéraient correspondre à une combinaison de différentes dates ; ensuite, on pouvait remarquer que la durée de l’intrigue, calculée sur la base des heures précises de début et de fin fournies par Lex, équivalait au montant exact du détournement de fonds relaté dans l’ouvrage.

Ce sont d’ailleurs ces mêmes chiffres qui permirent à Farber de localiser la cachette de Lex : dans son roman “Paupières closes, bouche ouverte”, paru en 1981, il situe en effet une partie de l'aventure au Brésil et donne même, très exactement, les coordonnées géodésiques du village qui sert de décor – un village qu’il dénomme “Pensovigia”. Or, en intervertissant latitude et longitude de ce lieu imaginaire et en prenant leurs opposées, on trouve la position précise de Pensegarde. Bien sûr, il fallait y penser. Mais Farber ne faisait que cela, penser à Lex. Et, apparemment, Lex imaginait bien que quelqu’un dissèquerait ses œuvres avec autant de méticulosité. Comme si ses jeux de lettres et de chiffres n’avaient pas été gratuits.

Etaient-ils un message lancé vers le monde qu’il avait fui ?

Attendait-il quelqu’un ?

Après avoir fini de ressasser tous les éléments de mon enquête et d’évaluer leurs ressemblances avec les livres de Lex, je laissai la conclusion s’imposer à moi, avec la force de la logique : celui que Lex attendait, c’était moi.

J’étais le représentant du monde extérieur élu par l’artiste solitaire pour venir admirer sa dernière œuvre ; il me l’avait signifié par un message en pointillé, tracé dans cinq flaques de sang. En effet, s’il avait choisi ses cinq premières victimes en fonction d’un numéro de département et de leur âge, il ferait forcément de même pour la prochaine.

Or, le hameau de Pensegarde se trouve dans la Drôme, département dont le code administratif est 26. En ôtant 26 de 100, on obtient 74. L’âge de Lex.

Ce ne serait donc pas moi la victime suivante : j’avais quarante-cinq ans ! Mon âge me sauvait ! J’étais simplement là pour assister au suicide de Lex. Ou plutôt à la vengeance

de Jacob Lieberman : depuis quarante-trois ans, ce sinistre gâte-papier avait construit le plus exceptionnel romancier du monde ; dans le seul but d'éprouver, un jour, la jouissance de le détruire.

7

« Belle démonstration ! » s'exclama Lex, rieur, quand j'eus fini de lui rapporter l'ensemble des déductions que j'avais faites la nuit précédente, assis dans son fauteuil de cuir.

La boisson anisée fraîche et sucrée me permit d'évacuer l'amertume de la voix hautaine du vieil homme. Comme les deux jours précédents, le temps était doux. Nous aurions pu passer un moment exquis, sous l'ombrage de l'auguste tilleul, notre apéritif à la main, dorlotés par quelques courants d'airs aimables que tiédissait le soleil.

Cette journée – que je supposais pourtant comme la dernière que je passerais à Pensegarde – avait d'ailleurs commencé le plus agréablement du monde. Comme la veille, je m'étais levé avec l'impression d'être en villégiature dans un petit coin de paradis. J'avais pourtant pleinement conscience de ce qui m'attendait. Je savais aussi que Lex ne serait pas là quand je sortirais sur la placette. Mais peu m'importait : il était parti flâner dans ses collines afin d'éviter sa femme de ménage ; mais il reviendrait. Il ne pouvait que revenir.

Je fis consciencieusement mon lit et je quittai ma chambre pour profiter un peu, moi aussi, de la douceur de cette splendide région.

Arrivé sur le seuil de ma maison, de la troisième maison, je pris le temps de humer l'air fier de ce second matin d'été à Pensegarde. Le soleil, déjà franc au-dessus du tilleul majestueux, me parut pourtant n'avoir qu'un rôle de figuration dans la sensation de bien être qui m'envahissait.

Le maître mot de cette lumière qui se levait en moi était : évidence. Eh oui, je tenais l’évidence : tout allait donc bien se passer. En somme, il ne me restait plus qu’à attendre le retour de mon assassin.

Je traversai la placette d’un pas détendu et franchis lestement les marches du perron de la cuisine. Je fus accueilli par la même odeur de café frais que la veille. Mais, cette fois-ci, je me laissai attirer : je m’approchai du vaisselier, en sortis une tasse

et une petite casserole. Je plaçai cette dernière sur la gazinière et y versai la quantité nécessaire du noir breuvage aromatique.

Pendant que ma boisson chauffait, je dépliai le torchon dans lequel Lex enveloppait le bon pain bis qu’il faisait lui-même. Je posai la demi-miche sur la planche à découper qui restait en permanence sur le plan de travail, puis tendis la main vers le couteau à pain. Mes doigts se refermèrent sur du vide : dans le billot où, la veille encore, était fiché le dernier des cinq grands couteaux, il n’y avait plus rien.

Je ne pus me retenir de sourire : ce n’était qu’une pierre de plus pour affermir mon raisonnement. Sans me laisser démonter, j’arrachai un fragment de pain que je commençai aussitôt à grignoter, tout en surveillant le réchauffage de mon café. Quarante secondes après, je pus le verser dans ma tasse.

Je la pris en main et, emportant mon quignon de pain, je sortis m’installer devant la table près de la fontaine.

Il était neuf heures vingt-cinq. J’avais encore trois quarts d’heure ou une heure avant que la petite voiture verte ne vienne troubler la quiétude des lieux. Je pris donc mon

temps pour savourer mon dernier – et premier – petit-déjeuner à Pensegarde.

Pensegarde ! De quelles pensées exceptionnelles Lex s'était-il cru le gardien pour donner ce nom à sa forteresse de solitude ?

Toutes les cartes d'état-major désignaient ce petit groupe de bâtisses sous l'appellation "Le Cros". Quelle vulgarité pour un esprit supérieur comme le sien ! Il avait donc choisi Pensegarde. Etait-ce lui ou le père Maurier qui avait peint cette mention sur le petit panneau bleu accroché sur la cinquième maison ?

Incapable de trouver la moindre réponse à cette question qui n'avait, somme toute, que peu d'intérêt, je la chassai de mon esprit et revins au sujet principal : mon petit-déjeuner.

Le pain, même sans aucune garniture, était une friandise. Les confidences de la fontaine toute proche figeaient l'égrènement des minutes. Le répons humble de la brise matinale semblait ne pas vouloir contester cette exquise trêve. J'étais bien.

Quand j'en ressentis l'envie, je me levai, retournai dans la cuisine pour laver ma tasse et ranger le reste du pain. Je montai

ensuite dans la chambre de Lex. Comme je l'avais fait la veille, sur son invitation, je fouillai ses tiroirs pour trouver de quoi me changer. Notre différence de taille n'était pas tellement importante et, comme son corps musclé le poussait à préférer des vêtements amples, j'étais tout à fait à l'aise dans sa garde-robe. C'est tout juste si ses pantalons me paraissaient un peu trop courts.

Je remis tout en ordre dans la pièce, puis redescendis, mon paquet de linge sale sous le bras, afin d’aller le joindre aux autres vêtements usagés que j’avais enfermés dans l’un des tiroirs de la commode de ma chambre. Je ressortis de la même allure décontractée, gagnai le sentier qui grimpait entre les oliviers et retournai m’installer au même poste d’observation que la veille.

Je vis la voiture verte sinuer sur la route, entrer dans le hameau. Je laissai alors son occupante à ses œuvres pour m’absorber dans la contemplation du lointain : le tulle du soleil sur les seins des collines, le duvet des oliviers marquant leurs replis les plus tendres, la vallée, ouverte, offerte, descendant vers les hommes de l’autre monde : ceux qui ne savaient pas ce que couvait Pensegarde.

Ce voyage des yeux prit fin lorsque la petite voiture verte vint à nouveau trancher la toile du décor. Deux heures s’étaient écoulées entre le paysage et moi sans que je m’en sois rendu compte. Le vrombissement devint sifflement, chuintement, puis silence au moment où le minuscule véhicule sinua une dernière fois sur la route pour enfin disparaître.

« A nous deux, Lex », pensai-je. Mais au lieu d’exprimer cette idée à voix haute, je déclamai :

« Nous pouvons redescendre maintenant.

– J’allais le dire », commenta simplement Lex, dans mon dos.

Je me tournai vers lui. Nous échangeâmes un sourire poli, puis nous nous levâmes concomitamment.

« Après vous », m’invita le vieil homme.

Je ne savais pas s’il supposait la teneur de mes pensées en cet instant. Quoi qu’il en soit, je m’engageai devant lui sans

crainte : j’avais au moins la certitude que la lame du dernier couteau ne m’était pas destinée. Et lui-même devait partager cette conviction.

De retour entre les habitations de Pensegarde, je ralentis un tout petit peu le pas et Lex put alors revenir à ma hauteur.

« Ça vous dit des côtes d’agneau grillées ? questionna-t-il aussitôt.

– Personnellement, je n’ai pas très faim. Je n’ai pas pu résister à votre bon pain, et…

– Ah, je vous comprends. Mais ce n’est pas grave. Je vais vous servir une petite mauresque pour vous ouvrir l’appétit. Et pendant que vous commencerez à boire, je préparerai le feu…

– Non ! » répliquai-je sèchement.

Lex s’immobilisa à mes côtés, alors que nous venions tout juste de dépasser le tilleul.

« Je préfère que nous buvions ensemble, ajoutai-je, en plantant mon regard dans le sien. Quelques petites réflexions me sont venues cette nuit. Je trouverais intéressant de vous en faire part. Immédiatement. »

Je détachais exagérément les cinq syllabes de ce mot, comme s’il s’était agi de cinq verrous barrant une éventuelle fuite de Lex. Le vieil homme eut une seconde d’hésitation ; pour finalement accepter, d’une voix qui me parut exagérément assurée – comme s’il souhaitait démentir sa perplexité.

« Bien, asseyez-vous, alors. Je vais préparer le plateau. »

Il s’éloigna aussitôt vers la quatrième maison. Mais je n’étais pas dupe de son jeu. Aurait-il le courage d’aller jusqu’au bout ?

me demandai-je.

Sans me presser, je me dirigeai vers la table. Je m’installai.

J’entendis Lex s’activer dans sa cuisine. Il revint assez vite, nous servit lentement, me tendit mon verre.

« Merci. Maintenant, prenez un siège et écoutez-moi. »

Il m’obéit et plaqua sur son visage la même inexpression que celle dont il s’était affublé lors de mon premier monologue.

Mais entre les deux, beaucoup de mots avaient été échangés ; quelques évènements s’étaient produits. Et le temps n’était donc plus à l’énoncé du problème, mais à l’exposé de sa solution. Enfin ! Il m’avait fait patienter jusque là : maintenant

le point final de cette sinistre comédie roulait irrémédiablement vers nous.

Il le comprit. Même si – évidemment – il ne put se retenir de railler, une fois que j’eus fini de lui expliquer les idées que m’avaient données son piano et son armoire.

Pourtant, en y réfléchissant, son exclamation ne voulait pas obligatoirement signifier que j’avais atteint mon but. « Belle démonstration », avait-il dit. Le discours lui avait plu. Mais l’avait-il convaincu ? Je compris que oui, une fois qu’il eût repris :

« C’est d’une logique implacable. Vraiment, je vous admire, monsieur Babalnic. Votre esprit est d’une finesse qui n’a rien à envier à la mienne. En effet, c’est parfait d’un bout à l’autre : pas un détail que vous ayez omis. Et votre raisonnement sera partagé par tous. Demain matin, la femme de ménage retrouvera mon cadavre sous le tilleul. A côté, il y aura cinq livres signés Jacob Liebermann. Pas de lettre d’adieu, pas de ce genre d’explication banale, non, cinq livres, une “énigme littéraire”, c’est bien mieux pour un homme qui, toute sa vie, en fut une lui-même. On cherchera peut-être un peu, mais on finira bien par comprendre que l’auteur de ces cinq romans sanglants est tout simplement le génie littéraire gisant à leur côté, un couteau dans le cœur. Il suffira ensuite de quelques heures, quelques heures insupportables, juste le temps de lire ces cinq romans. Et l’évidence surgira : mais oui, il est mort en avouant ! En avouant tout : qui il était, mais aussi qui il a tué ! Magnifique. Vous avez cependant fait une erreur, monsieur le policier.

– Laquelle ?

– C’est d’avoir oublié que jouer avec les lettres c’est mon métier. C’est même plus que mon métier, puisque c’est une obsession. Je devine, sans les lire, que les autres écrivains posent des mots les uns après les autres ; eux, ne jouent pas avec les lettres. Comme de consciencieux ouvriers, ils bâtissent, avec de jolies briques, de confortables maisons dans lesquelles tout le monde pourra entrer. Car leurs briques sont

simples, calibrées, polies, lustrées, brillantes, rutilantes et s’agencent sans effort les unes contre les autres. Moi, je bâtis en pierre de taille. Je vais à la carrière à chaque début de page, je cogne, je creuse, je coupe, je broie, et j’en sors des moellons, des pavés, des galets, des scories, des

poussières mais aussi des rubis, des diamants et même – le croirez-vous ? des animaux sauvages. Si vous les voyiez surgir de la paroi que mon ciseau violente ! Ensuite, bien sûr, il faut sculpter ou dompter –

suivant que le trésor est minéral ou animal – cette matière brute. Alors, que voulez-vous, en travaillant ainsi, je ne pose pas des mots sur le blanc de ma feuille, j'y couche des âmes. »

A mon tour, j'applaudis. Mais Lex n'avait pas fini :

« Moquez-vous, vous ne pouvez pas comprendre. Vous ne savez pas ce qu'est la jouissance d'écrire. Une jouissance dont on ne peut se passer. Eh oui, monsieur, je suis, si vous me permettez ce jeu de mot oiseux – mais oseriez-vous me refuser cela alors que ma fin se dessine ? – je suis un obsédé textuel.

La formule n'est pas aussi belle que celles dont je suis coutumier, mais elle a la vertu d'être vraie, d'une splendide et insoutenable vérité. Car, comme l'érotomane est le chien de ses propres désirs, j'obéis au doigt et à l'œil à des pulsions tentatrices ; elles m'appellent, elles m'appâtent, elles me happent, me ballottent, me transportent d'éclat en éclat, de nuit en nuit, de lumière en lumière ; quand j'écris, chaque mot est une caresse, chaque idée un baiser, chaque phrase une étreinte. C'est un moment entier, un moment dense, concret, étranger, que ce moment de l'écriture. Car l'écriture vous possède tout en vous laissant croire qu'elle vous appartient. Et comme la chair a son plaisir, l'esprit connaît en elle une fulgurance exquise qui l'éloigne un instant puis le rejette à terre, vidé et comblé à la fois. »

Ce mot glissa entre nous comme le dernier soupir d'un livre qu'on referme – un livre puissant et définitif. Lex tendit la

main, saisit son verre, but une grande lampée de sa mauresque puis la reposa. Il ne reprit pas la parole. Mais le silence n’avait plus le même sens : il ne se dressait plus comme un mur ; je le voyais presque comme un tapis rouge. Je le foulai aussitôt, du

pas arrogant de la vedette qui se croit autorisée à cracher sur son public :

« A mon tour de vous féliciter : quelle splendide démonstration ! Mais que me vaut le bonheur de cette allocution enflammée ?

– Je vous parle maintenant sans retenue pour la même raison que celle qui m’a motivé à vous parler depuis le début.

– Pas depuis le début : le premier jour, j’étais le seul à ouvrir la bouche.

– Oui, je voulais dire : depuis la première nuit. Depuis que j’ai reconnu que j’étais bien Jacob Lieberman. Si je vous ai tout révélé de moi, de ma vie, c’est parce que je savais que j’allais mourir.

– Vous le saviez avant aussi. J’étais là pour ça.

– Oui. Mais je ne l’ai vraiment compris que lorsque j’ai saisi ce petit détail que j’évoquai tout à l’heure.

– Quel détail ?

– Celui auquel vous n’avez pas pensé : vous savez, le fait que jouer avec les mots, c’est mon obsession.

– Oui, et alors ?

– Et alors, pendant que vous me parliez, le premier jour, je ne vous répondais pas, mais j’écoutais attentivement et, surtout, je réfléchissais à votre nom. Il m’intriguait. Il me disait quelque chose, mais je ne savais pas précisément quoi. Je le ruminai, le triturai, le décortiquai, l’écartelai pour qu’il m’avoue enfin, ce nom, ce qu’il pouvait bien signifier. Et enfin, j’ai trouvé : Jérôme Babalnic, c’est tout simplement l’anagramme de Jacob Lieberman. Un pseudonyme, un nom d’emprunt, un nom d’artiste, en somme. Il était d’ailleurs tout à fait logique que vous preniez mon nom, puisque j’étais destiné à prendre votre place. Et c’est après avoir réalisé cela que j’ai décidé de tout vous révéler de ma vie : je pouvais parler, puisque vous alliez me tuer. »

Lex avait prononcé cette dernière évidence dans un sourire.

Je lui souris aussi.

Nous étions maintenant à égalité. Pas parce que chacun savait ce que savait l’autre – c’est-à-dire tout, à l’exception d’un ultime secret de chaque côté – mais surtout parce qu’enfin nous nous retrouvions face-à-face : deux esprits forts à qui était donnée la chance de pouvoir se reconnaître.

8

« Beau raisonnement », finis-je par lâcher.

Laissant de côté la joie que suscitait en moi cette sensation d’accueil, je sortis mon pistolet pour le diriger vers lui.

« En effet, vous avez tout compris, continuai-je. L’auteur des cinq premiers crimes, c’est bien moi. Et je suis bien venu ici pour vous tuer. Et mon nom – enfin, le nom que je vous ai annoncé – est bien un bricolage à partir du vôtre. Mais rassurez-vous, je me doutais que vous le devineriez. Je me

demandais simplement jusqu’où vous accepteriez d’aller, après avoir découvert cela.

– Jusqu’à la fin, comme vous pouvez le constater. Le seul problème est que je ne pensais pas que vous me tueriez avec une arme à feu.

– Et pourquoi donc ?

– Ce n’est pas logique. Toutes vos autres victimes ont été assassinées avec des armes blanches.

– Je n’ai rien à faire de cette logique !

– Alors pourquoi vous êtes-vous relevé cette nuit pour prendre le dernier couteau dans la cuisine ?

– Vous m’avez vu ?

– Non, mais ne le trouvant plus ce matin sur le billot, j’ai compris que le meurtrier – vous en l’occurrence – l’avait pris.

Mais vous n’avez pas répondu : pourquoi voler ce couteau si c’est pour me tuer avec un pistolet ?

– Ce vol était dans mon scénario : il devait rendre plus crédible la présence d’un mystérieux invité, venu pour vous assassiner.

Mais peu importe maintenant ce personnage que j’ai créé pour vous et le devenir de cet ustensile que j’ai volé pour lui : ce qui compte, c’est que je vous supprime. Que ce soit d’une balle dans la tête ou d’un coup de couteau en plein cœur, le résultat sera le même.

– Hélas, oui !

– Et d’ailleurs, vous n’avez pas votre mot à dire sur la méthode que j’appliquerai pour ce meurtre : vous n’avez pas voulu

m’aider à déterminer les conditions du sixième crime, alors c’est moi qui les décide. C’est moi qui écris l’histoire, cette fois-ci.

– Si vous voulez. Mais votre récit manque de clarté.

– Je croyais que vous vous refusiez à vous pencher sur l’œuvre des autres…

– Oui, mais, comme je vous l’ai dit, l’approche de la mort bouleverse quelque peu mes principes. Et puis, cette histoire, j’en fais un peu une affaire personnelle. Alors, si vous pouviez m’éclairer un peu. D’autant plus que, normalement, tout bon roman policier s’achève immanquablement sur un long verbiage explicatif. Comme je suis votre seul public, vous me le devez bien. Je ne vous demande pas de tout reprendre. Par exemple, pour la voiture, je sais bien que c’est vous qui l’avez poussée. Vous connaissiez suffisamment l’endroit pour savoir qu’elle irait finir sa course dans des fourrés où on ne la verrait plus, ni de la route en bas, ni d’ici. C’est malin. Ce point de votre mise en scène, je l’ai donc compris tout seul. Quand je vous ai demandé, ce soir-là, si vous dormiez tout habillé, j’avais déjà compris que vous ne sortiez pas de votre chambre.

Mais, après ça, il me restait beaucoup de zones d’ombre : par exemple, je ne m’explique pas comment vous avez pu acquérir une telle connaissance de la topographie de Pensegarde et de toutes mes habitudes de vieux garçon. De même, j’aimerais bien savoir par quel moyen vous avez pu entrer en possession de ces vieux polars, écrits pendant ma jeunesse.

– Vous êtes sûr que vous ne me demandez pas ça juste pour gagner du temps ? Pour retarder l’exécution ? J’espère que vous vous rendez compte que ça ne sert à rien : il n’y aura pas de cavalerie pour vous sauver. Il n’y aura que votre femme de ménage qui viendra demain matin. Ce qui nous laisse, finalement, pas mal de temps. Je peux donc tout vous dire. Et ensuite, je vous tuerai. Et puis je me tuerai.

– Ah ! Ça va donc se finir comme ça, par votre propre mort ?

– Oui.

– Je vois que tout est prévu.

– Oui.

– Et vous êtes sûr que vous ne voulez pas intervertir les deux dernières étapes ?

– Très drôle ! Mais la réponse est non. Et de toute façon, ça ne changerait rien : souvenez-vous que tout vous désigne comme le meurtrier. Alors si, en plus, on retrouve chez vous le cadavre du flic chargé de l’enquête…

– Mais vous n’êtes pas un vrai policier.

– Comment ça, je ne suis pas un vrai policier ? Détrompez-vous, monsieur Lex : la carte que je vous ai montrée il y a deux jours est tout à fait authentique : je suis réellement commandant de la Police Judiciaire de Lyon. Et je le suis d’ailleurs devenu pour vous : j’ai appris à maîtriser les techniques d’investigation, les méthodes d’interrogatoire, l’exploitation des fichiers informatisés auxquels j’avais accès dans ce seul but : traquer un fuyard nommé Jacob Lieberman.

Et mes vingt ans d’expérience de ce métier, avec ses filatures, ses planques, ses perquisitions discrètes m’ont été de la plus grande utilité lorsque je suis venu en repérage ici. Je suis sûr que vous ne vous êtes jamais rendu compte de ma présence au cours des deux ans qui viennent de s’écouler ?

– Ça fait deux ans que vous venez ici ?

– Oui, pour vous épier d’abord, puis pour prendre petit à petit les objets nécessaires au montage de mon scénario.

– Mais pourquoi cela ? Pourquoi cet acharnement ? Et qui êtes vous ?

– Patience, monsieur Lex, patience. Avant de vous en dire plus, j’ai besoin d’entendre certaines paroles de votre bouche.

Ensuite, si vous le souhaitez, je vous montrerai de nouveau ma carte de police. Vous pourrez alors vérifier qu’elle est tout à fait authentique et vous pourrez y lire mon nom en toutes lettres. Simplement, n’oubliez pas, cette fois-ci, de mettre vos grosses lunettes avant de vous pencher dessus.

– Alors là, bravo ! Même mes problèmes de vue étaient dans votre scénario. Et si je vous avais reçu avec mes lunettes sur le nez ? Votre coup de bluff n’aurait pas marché.

– Je savais que vous ne les mettiez que pour lire.

– Et si j’avais fait exception ?

– Je ne vous aurais simplement pas montré ma carte.

– Et si je vous l’avais demandée ?

– Je vous aurais descendu. Ça m’aurait déçu de le faire si tôt, mais je l’aurais quand même fait.

– Ah ! Comme quoi, on est peu de choses : ces lunettes m’ont assuré un sursis de deux jours. Et moi qui me plaignais toujours de devoir les porter ! Mais je parle, je parle, et j’en oublie que vous avez mieux à faire que de m’écouter. Allez, maintenant, je me tais : je ne voudrais pas vous retarder dans vos projets.

– J’adore votre humour. On dirait que vous jouez dans un mauvais feuilleton policier américain. Mais vous savez, ici, ce n’est pas de la fiction. Tout est vrai : la carte de police, le revolver qui vous vise, la voiture détruite pour que personne ne sache que vous aviez de la visite, les cinq livres, la scie, les couteaux, la Bible… Et je pense que vous réalisez également que toutes les suppositions que nous avons évoquées ensemble sont tout ce qu’il y a de plus juste : l’auteur des crimes était bien celui qui avait poussé la voiture ; il est effectivement venu très souvent chez vous pour voler quelques ustensiles indispensables ; il vous a surveillé, a chronométré vos absences, a épié votre personnel. Le fait que l’auteur de tout cela ce soit moi ne change rien au principal : la conception de cette série de meurtres est tout simplement géniale. »

Ce dernier mot était tombé comme un couperet. Le silence qui s’ensuivit avait en tout cas la tessiture sombre et lourde des secondes que laisse derrière elle une sentence de mort. Pour moi, il était une attente. Pour Lex il était clairement un défi.

Car maintenant, il ne se taisait plus par obligation : les digues qu’il avait élevées entre lui et le monde étaient définitivement rompues. Non, il se taisait délibérément, dans une volonté de mépris insultant. Contrairement à ce

que j’avais cru, il ne me considérait donc pas comme son égal.

« Pourquoi ne répondez-vous rien, monsieur Lex ? Cela vous fait-il mal de vous voir surpassé ? Etes-vous trop ébahi par mon imagination, par la puissance des agencements de mon

intrigue ? A moins que vous ne soyez abattu en découvrant que vous avez sacrifié votre vie pour rien : vous avez voulu établir une nouvelle loi littéraire, vous ériger en exemple pour les foules d’écrivains présents et à venir, et vous voyez, devant vous, quelqu’un qui a osé aller plus loin : qui a osé donner corps à ses idées. Vos pages, même les plus grandioses, ne restent que des ombres en regard de mes actes. »

La façon dont il continuait de me fixer contredisait évidemment chacune des hypothèses que je venais d’exprimer.

Je le savais. Comme je viens de le dire, je savais que c’était le défi qui brûlait dans ses yeux. Rien d’autre. Pas la jalousie, pas le dépit : non, le défi. Une façon de me cracher au visage qu’il continuait à se sentir supérieur.

« Penser est un dieu ; agir n’est qu’une icône », finit-il par susurrer, confirmant mon impression.

Je balayai sa réplique avec hargne :

« A quoi bon les belles phrases ? Réveillez-vous, Lex : dans une minute vous serez mort et il n’y a personne ici pour prendre note de vos dernières paroles, fussent-elles éblouissantes. Alors, au lieu de jouer aux pages roses du Petit Larousse, reconnaissez votre défaite, reconnaissez l’échec de votre vie !

– Non. »

Je me levai violemment. Cet élan brusque me permit d’évacuer la pression que j’avais failli lâcher sur la détente de mon arme.

Mais je gardai néanmoins le canon pointé sur lui.

« Et pourquoi non ? criai-je. Vous croyez-vous en position de refuser de voir la vérité ? Une minute, vous dis-je ! Ça passe plus vite que quarante-trois ans, soixante petites secondes.

Alors, arrêtez de faire le fier et avouez que ce que j’ai conçu est admirable !

– Pourquoi le ferai-je ? Tuez-moi et qu’on en finisse !

– Vous accepteriez de mourir sans même savoir qui vous tue ?

– Oui. Car j’aurais la satisfaction de partir en vous ravissant également un secret. »

Une fois encore, je constatai que nous avions exactement les mêmes pensées. Et que, comme je l’avais déjà ressenti, nous savions tout l’un de l’autre, à part ces deux ultimes parts d’ombre : il ne savait pas mon nom ; et je ne savais pas qui jouait du piano.

« En fait, reprit-il d’un ton calme, le principal défaut de votre histoire est son dernier chapitre : vos suppositions sur ce que contient ou ne contient pas l’armoire près du piano. C’est le seul point sur lequel vous êtes dans l’erreur.

– Mais cela ne pouvait être autrement, répliquai-je brutalement. Malgré toutes les nuits que j’ai passées, été comme hiver, caché derrière cet arbre, à écouter ce piano, je

n’ai jamais su qui en jouait. Les fenêtres de cette maison sont trop hautes. Et, à chaque fois, vous en repartiez seul. Et il n’y avait personne qui restait après vous dans la grande pièce.

Personne. Alors, même si je sais que cette idée est ridicule, j’avais fini par croire que vous obligiez quelqu’un à jouer pour vous et que vous l’emprisonniez dans l’armoire ensuite.

– La pianiste de l’armoire. L’idée est romanesque. Ce qui, venant de moi, peut être considéré comme un compliment.

Pourtant, je vous confirme que vous êtes dans l’erreur ; tout en étant forcé de reconnaître que vous n’êtes pas tellement éloigné de la vérité. »

Je me sentis de nouveau déstabilisé. Et immédiatement, l’absurdité de cette sensation me sauta aux yeux : comment pou-vais-je me laisser troubler par les paroles de Lex, alors que lui ne frémissait pas d’un seul cil face à l’arme qui le menaçait ?

C’était pourtant la réalité.

« Montrez-moi ça ! » lui ordonnai-je avec une agressivité redoublée. La sensation de ne pas dominer la situation augmentait encore ma nervosité.

Lex se leva et me précéda vers la cinquième maison. Dès que nous eûmes passé le seuil, il se dirigea vers l’armoire. Je m’éloignai de lui pour me planter devant le fauteuil. Il sortit de sa poche une clé, la glissa dans la serrure, la tourna deux fois, écarta le premier battant, puis le second et, enfin, se mit de côté pour me laisser voir ce que contenait le meuble. C’est-à-

dire pas grand chose : seulement un appareil ancestral pour la lecture de bandes magnétiques.

« Voilà ma seule richesse », commenta Lex, comme s'il faisait les présentations dans une réception mondaine. Puis il ajouta :

« La pianiste est là. »

Il se pencha vers l'engin et pressa un bouton. Aussitôt, les deux bobines se mirent en rotation, le ruban noir se dévida de l'une à l'autre et la musique nous envahit.

C'était la même. La même mélodie que chaque nuit. Le même ciel limpide sur lequel peuvent librement s'imprimer les rêves.

Ils choisissent eux-mêmes leurs couleurs ; ou laissent le passé décider.

J'ai tendu le bras et j'ai tiré.

Une fois.

Deux fois.

Trois fois.

Quatre fois.

Cinq fois.

Six fois.

Cet assaut de vacarme laissa dans son sillage un silence plus pur. Le temps que les tympans s'en remettent. Pendant ces longues secondes, je contemplai ma cible. Puis je tournai les yeux vers Lex.

« Qui jouait ? demandai-je sur un ton subitement plus serein.

– Marie, répondit-il d’une voix éteinte, comme une supplication. » Il ne parvenait pas à arracher son regard des restes de son lecteur Revox disloqué.

« Marie Majorel ? Votre femme ?

– Oui.

– Comment avez-vous eu cet enregistrement ? Vous m’aviez soutenu que vous n’aviez pas revu votre famille ? Comment avez-vous eu cet enregistrement ? »

Le défoulement obtenu par mes tirs répétés s’estompait peu à peu. Je savais que pour une fois Lex avait une bonne raison de rester sans voix. Cela m’agaçait pourtant.

« Comment avez-vous eu cet enregistrement ? réitérai-je avec rudesse, tout en me rapprochant de lui.

– Elle me l’a donné. »

Il tourna enfin son regard vers moi. Un regard questionnant.

Un regard pitoyable. Un regard perdu. Un regard d’enfant. Un regard que je connaissais bien, pour l’avoir vu dans de trop nombreux miroirs.

« Elle me l’a donné le dernier soir. Le soir où je suis parti.

– Le seize avril 1962 ?

– Non, le seize, c’était la soirée chez Garraud. J’en suis rentré plein de haine, mais aussi de volonté : il allait voir, ce Garraud, si j’étais le néant ! Je lui avais promis de changer

les lois. Je me résolus ce soir-là à tenir cette promesse, quoi qu’il en coûtât.

– Et ce coût incluait l’abandon de famille ?

– Oui, si vous souhaitez appeler cela ainsi. Mais Marie était d’accord.

– D’accord ? Elle était d’accord ? Mais avait-elle le choix ? »

vociférai-je.

Il se tut quelques secondes. Il baissa les yeux vers les tommettes. Puis les releva vers moi. Ils étaient clairs, francs. Il me répondit :

« Non, je ne crois pas. »

Nous restâmes un court instant dans un face-à-face statique.

J’avais décidé de ne pas reprendre la parole. Je souhaitais le laisser aller au bout de ses idées.

« Elle n’avait effectivement pas le choix. Elle me l’a dit ce soir-là. Enfin, elle me l’a répété. “Ta vie c’est écrire. Tu ne peux pas faire autre chose. Tu dois t’y consacrer entièrement. Même moi je suis en trop. Tu devrais partir. Moi, je peux arrêter le piano. J’en ai plus qu’assez des humeurs des uns et des autres dans l’orchestre ! Et puis, être payée au lance-pierre, selon le nombre de soirées que l’on fait et l’endroit où l’on est, ce n’est pas une vie. Je trouverai un vrai métier pour nourrir le petit.

Ne t’en fais pas pour nous.” Par la suite, j’ai réalisé qu’elle avait dû dire ça pour me libérer, me concéder une autorisation de sortie de son existence. Toutes ces idées, elle les avait puisées dans son cœur, à force de vivre à mes

côtés, de me voir aigre, déçu, étouffé. Mais au fond d’elle, elle aurait voulu me garder.

Je sentais cela, ces deux forces : d’un côté cette invitation à fuir, à quitter mon petit poste d’employé de bureau minable, à laisser derrière moi les donneurs de leçons ; d’un autre côté, l’amour de Marie. C’est le vingt-quatre avril que ces deux forces se sont conjuguées. Marie est revenue du studio où elle avait répété avec son orchestre. Elle avait obtenu de pouvoir enregistrer un petit morceau, seule au piano, après que tous les autres musiciens aient quitté les lieux. Elle me donna cette bande. Elle me dit simplement : “Pars et garde-moi dans tes pensées”. “Mais qu’est-ce donc que ceci ?” lui ai-je demandé, comme si le seul doute qui subsistât concernait l’objet qu’elle me confiait. Elle me fit asseoir à côté du piano du salon. Elle prit place devant le clavier. Elle me joua l’air qu’elle avait fait fixer sur la bande. L’air que nous venons d’entendre. »

Il tourna de nouveau la tête vers l’armoire et les débris de métal et de plastique qui en jonchaient le fond. Puis son regard revint se poser sur moi comme il reprenait son monologue :

« J’ai conservé cette bande précieusement. Ma seule richesse !

Et j’ai dû attendre quatre ans avant d’avoir les moyens d’acheter cet appareil. Mais depuis, chaque nuit, à l’heure où Marie avait joué pour moi pour la dernière fois, je réécoute cette mélodie. Je m’assois dans ce fauteuil, parce qu’il est tourné vers l’armoire, mais aussi parce que, de cet endroit, je peux voir la porte. J’ai acheté ce piano pour elle. Je n’ai jamais cessé d’espérer qu’elle viendrait en jouer.

– Elle ne viendra plus, monsieur Lex. Elle est morte. »

Le visage du vieil homme prit la teinte de la cire. Il balbutia :

« Marie… Morte… Mais… quand ?

– Il y a sept ans. »

Il me sembla tout à coup que le grand écrivain rapetissait, se tassait sur lui-même. Il se mit en mouvement, lentement, passa entre le piano et moi et alla s'échouer sur le fauteuil.

Je tournai sur moi-même pour suivre son déplacement et, quand nous fûmes de nouveau immobiles tous deux, je repris la parole :

« De toute façon, elle ne serait jamais venue, monsieur Lex.

Elle en a pourtant cherché des messages de votre part.

Pendant trente-six ans, elle a dévoré tous les romans policiers qui se sont écrits, étudiant tous les détails avec une minutie éreintante. Mais elle n'a jamais lu un seul livre de Lex. Elle était persuadée que vous ne pouviez pas être devenu un auteur de cette trempe. Moi, au contraire, j'ai lu tous vos ouvrages : ceux que vous aviez signé Lieberman et ceux que vous avez écrits sous le nom de Lex. J'avais très tôt fait le rapprochement entre les deux, à cause de ces jeux de lettres. Et après cela, j'ai tout analysé, explorant chaque mot, disséquant chaque virgule. Cela m'a permis de trouver où vous vous terriez. Mais j'ai également découvert pourquoi vous aviez fourni si précisément les coordonnées de votre cachette : c'est parce que vous vouliez y donner un rendez-vous. En effet, en prenant l'initiale de chacun des personnages de vos livres et en les classant par ordre d'âge – Joachim en premier, puis Elena, Théodore, Auguste, Tristan, Tatiana, Ernest, Noé, Domitille, Solveig, et ainsi de suite jusqu'à Octavien – on peut reconstituer une phrase. Et cette phrase, c'est : "Je t'attends près du piano". »

Lex détacha son regard de l’armoire qui béait sur les débris de son passé. Il fixa sur moi des yeux épuisés.

« “Marie, je t’attends près du piano, à Pensegarde, à quarante-quatre degrés, vingt-neuf minutes et zéro seconde de latitude nord et cinq degrés cinq minutes et cinquante-trois secondes de longitude est.” Voilà le message que vous lui avez adressé, en filigrane de vos œuvres. Un message qu’elle n’a jamais lu. Je suis le seul à l’avoir décrypté. Et je ne l’ai divulgué à personne.

Il n’y a que les coordonnées de votre hameau que j’ai communiquées à Farber. Je voulais qu’il aille vérifier. Ça ne vous a pas étonné de le voir débarquer, comme ça, vingt ans après votre disparition ?

– Je l’avais cru envoyé par Marie.

– Eh non : c’était moi qui étais derrière Farber. Mais ce journaliste n’en sut jamais plus. Il ne sait pas que vous êtes Jacob Lieberman. Sur ce point là, je vous ai menti. Comme pour les autres pseudo-suspects dont je vous ai parlé : je n’ai

jamais rencontré un seul de ces personnages dans le cadre de mon enquête. Personne ne sait que je suis ici. Personne ne connaît même l’existence des cinq abominables romans policiers de Jacob Lieberman, à part peut-être les quelques inconscients qui les ont achetés, à l’époque, et qui ont dû les brûler depuis et en oublier l’insoutenable contenu.

– Mais vous, comment les avez-vous eus ? Je veux dire, comment avez-vous pu vous procurer la série complète ?

– Quand vous avez quitté votre femme, vous en avez laissé de pleins cartons, alignés tout en haut des étagères de la pièce qui vous servait de bureau. J’ai seulement dû attendre

d’être assez grand pour pouvoir les atteindre en montant sur une chaise.

J’avais neuf ans. »

Le regard que Lex gardait planté sur moi prit une teinte plus trouble. Il me paraissait minuscule, écrasé dans son vieux fauteuil. Debout face à lui, je me sentais dans une position de supériorité tout à fait jouissive. Mon visage devait trahir ce sentiment dominateur.

Calmement et sans quitter le vieil homme des yeux, je soulevai le côté gauche de ma veste pour ranger mon revolver vide dans son holster. Je fis ensuite le même geste avec le pan droit, pour prendre le couteau de cuisine que j’y avais dissimulé.

Lex restait impassible, comme éteint, fini. J’étais parvenu à faire échouer cet esprit supérieur sur cet écueil qui m’avait servi de fondations pour établir ma vie : le désespoir.

Avec des gestes lents, je tournai la lame du couteau vers moi.

Je me penchai légèrement. Puis je tendis l’ustensile à Lex.

Il ne comprit pas tout de suite. La resplendissante finesse de son intelligence s’était-elle volatilisée dans les éclats de son Revox ? Il finit pourtant par lever sa main droite. Il saisit le manche du couteau. Puis il rabaissa le bras, accablé.

« Pourquoi ? exhala-t-il, comme s’il regrettait que je ne l’aie pas plus égorgé que farci de plomb.

– Ma vengeance est consommée, répondis-je, dans un sourire hautain.

– Comment ?

– Parce que je viens de vous voir, vous aussi, souffrir de l’absence. Et qu’il m’est agréable de savoir que cela durera. »

Je n’attendis pas plus. Je lui tournai les talons et me dirigeai vers la porte.

« Tobias ! »

Je m’immobilisai sur le seuil. Mais je restai face à la sortie.

« Pourquoi ces cinq morts, alors ? » souffla-t-il.

Je fis volte-face. Souriant de plus belle, je revins vers lui.

« Monsieur Lex, la vérité est toujours telle que la souhaite celui qui la décrit. Vous qui êtes l’empereur des mots, ne savez-vous pas que beaucoup d’entre eux ont plusieurs sens ? C’est le cas pour “auteur” et pour “crime”. Je suis bien l’auteur de ces cinq crimes atroces : c’est-à-dire que je les ai conçus, articulés pour qu’ils composent une histoire digne de vous être racontée et capable de vous provoquer des émotions. Et j’y suis parvenu : je vous ai tenu en mon pouvoir pendant deux jours et deux nuits. Exactement comme peut le faire un écrivain de talent.

Mais il n’y a pas eu un seul mort. Tout cela n’était qu’un roman. Un roman vivant, mais rien de plus qu’un roman ; rien de plus que du vent, du vide, de l’inutile. »

Je le laissai savourer ce jugement dédaigneux, craché sur l’essence même de ses jours.

« Prenons maintenant le mot “crime”. Désigne-t-il obligatoirement des abominations sanglantes comme celles

que je vous ai décrites ? Non. Il existe des crimes bien plus propres, sans tâche, sans cri et dont on ne prend même pas la peine de chercher le coupable. Le sixième crime est de ceux-là.

Ce sixième crime que vous vous êtes refusé à m'avouer ! Celui dont vous fûtes l'auteur, en 1962. Vous n'y avez pas pensé, lorsque je vous interrogeais hier. Eh oui, vous vous sentiez innocent : selon vous, vous n'aviez écrit que cinq romans noirs. Après cela, il n'y avait plus aucun crime dans votre carrière. Vous n'aviez pas tort, dans ce sens qu'il n'y eut réellement plus aucun meurtre. Mais sachez que si vous n'avez effectivement pris la vie de personne, vous avez anéanti la mienne. »

Je fis aussitôt demi-tour et sortis de la maison au piano.

J'ôtai ma veste comme j'arrivai à la limite du hameau. Je la mis sur mon épaule. Le soleil éprouvait déjà pesamment la route sur laquelle je m'engageai. Je ne jetai pas un regard derrière moi : le roman était fini.

Il me fallait maintenant en envisager un autre, dans lequel au moins un personnage ne figurerait plus. Je n'étais pas parvenu à le tuer, malgré la ferme intention qui m'avait motivé à venir jusqu'ici, qui avait motivé mes années d'enquête, qui avait motivé mon entrée dans la police, qui avait motivé chacun de mes pas depuis ma plus tendre enfance.

Je savais cependant que ce que j'allais faire à partir de cet instant reviendrait au même : je l'oublierais. Oui, je l'oublierais après lui avoir laissé la vie sauve. Comme lui-même m'avait oublié après m'avoir donné la vie.

Nous étions désormais réellement sur un pied d'égalité.

Tout au long des heures de marche qui me ramenèrent vers la civilisation – celle des gens normaux – la mélodie nocturne du piano tourna dans mon esprit. Je revis le visage de Lex, ses épaules larges, sa haute stature, sa présence au milieu de la pièce noyée de musique.

Debout face à lui, auprès de la bande magnétique qui tournait dans l'armoire, j'avais enfin compris pourquoi, dans mes rêves, la porte blanche de la maison rouge s'ouvrait sans que je la touche : c'est parce qu'il était là, près de moi, et qu'il la poussait d'une main tout en me guidant de l'autre.

C'est à lui que ma mère souriait. Et c'est pour ça que j'avais démoli son appareil tout en épargnant sa vie : je ne pouvais pas tuer l'homme que ma mère aimait encore ; même si elle ne l'aimait plus que dans mes rêves.

Lex, le plus talentueux des écrivains francophones contemporains, vit depuis plus de quarante ans dans un hameau isolé de la Drôme provençale. Coupé du monde, sans autre compagnie que celle d'un piano de concert, il reçoit journalistes et curieux avec cette même phrase : « Quand je souhaite m'exprimer, j'écris. »

Mais le Maître restera-t-il aussi impénétrable face à un commandant de la police judiciaire ? Car il n'est plus question de littérature à présent : il est question de meurtres. Des meurtres inspirés par une série de polars aussi sinistres que mal écrits.

Leur auteur est tout l'opposé du grand écrivain. Pourtant, le commandant Jérôme Babalnic, piétinant depuis des mois dans son enquête, ne voit plus d'autre solution que de solliciter l'expertise de Lex pour résoudre cette "énigme littéraire". Car cinq romans noirs ont déjà été mis en scène par l'assassin.

Qui sera la victime du sixième crime ?

9 782953 767728

5€

éditions

fin mars début avril

Photographie : Claire Louria